

**ESQUISSE D'UNE CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE
STRUCTURALE**

AVANT-PROPOS

- La rédaction de ce dernier séminaire est sensiblement différente des précédentes. De fait, c'est une réécriture. Je me suis rendu compte qu'elle cristallise le trouble dans lequel les péripéties existentielles actuelles m'ont plongé. Intervenir dans ces conditions n'a pas manqué d'ajouter à cette déstabilisation. Non pas qu'il se soit passé quelque chose d'extraordinaire ou de désagréable – loin s'en faut – c'est toujours agréable d'intervenir dans votre collectif. Mais paradoxalement, justement, c'est bien parce que cela se déroulait de manière ordinaire que j'ai été contraint de percevoir les contradictions dans lesquelles je me débats sans trouver d'issue. Ce déroulement, ordinaire dans la situation qui est la mienne aujourd'hui, télescopait et rendait incontournable la prise de conscience de l'incongruité que constitue l'exposé d'un modèle théorique clinique, et ses fondements métapsychologiques, dans le colloque social contemporain. Quand bien même l'écoute serait bienveillante. Je le savais... mais je n'en n'étais pas conscient. Comme quoi, comme je le professe le "savoir" occulte la prise de conscience. Ce qui déclenche la prise de conscience c'est quand le "savoir" se transforme en "connaissance" et précipite l'acte. Pour ce qui me concerne, cette transformation s'est opérée parce que je me suis enfin autorisé à appliquer mes conceptions théoriques, concernant la réalité sociale (et son fonctionnement) de nos sociétés développées, pour analyser l'effet que peut avoir l'énoncé d'une théorie hétérodoxe dans une culture fondée sur des mythologies constituant un corpus partagé par tous ceux qui y adhèrent. Adhésion dont les modalités sont plurielles : soit qu'on érige le corpus en dogme intangible auquel il faut se conformer, soit qu'on le considère comme un système de transformation (ce qui est le propre d'une mythologie) auquel il faut incessamment contribuer. Cette Réalité Sociale, pour moi, n'est pas très différente de celle qui prévaut dans les sociétés traditionnelles dites "Premières". Elle est déterminée par une structure d'ordre symbolique, organisée à partir de fondamentaux "inconscients" asservissants. Ces fondamentaux culturels se déploient dans un système de rites et de signes dont la congruence est assurée par un enracinement de mythes. C'est la position classique de l'anthropologie structurale qui affirme que les phénomènes psycho-sociaux et psychologiques, quels qu'ils soient, sont les émanations superstructurelles de cette structuration implicite. Un collectif est régi par cette structure qui conditionne l'appartenance (si on s'y inscrit) ou l'exclusion (si on ne s'y inscrit pas).
- Il est clair, depuis des lustres, que ce que j'énonce (**il s'agit bien d'énoncés objectifs et non d'énonciation subjective**) est en "disruption" - en transgression si on veut rester dans le vocabulaire ethno-psychanalytique- avec les fondamentaux freudo-lacaniens. En effet tout est permis concernant les variations d'énoncés du corpus psychanalytique. Toutes les variantes, inventions et autres élaborations sont tolérées si on respecte les

trois concepts clés sur lesquels Freud a édifié sa conception métapsychologique de l'appareil psychique et la clinique de ses dysfonctionnements. Ces trois tabous sont : **la Pulsion, le Désir et l'Inconscient**. Qui, remet en question ces trois concepts sacrés et leur définition freudo-lacanienne, s'exclut de la communauté des psychanalystes. J'ai montré par ailleurs comment Jung, Adler et Reich, qui avaient dérogé, se sont "excommuniés". Celle de Lacan par l'IPA (Institut International de Psychanalyse) n'était qu'un simulacre (une parodie) : il n'a jamais véritablement enfreint cet interdit et n'a jamais été exclu du sérail. Bien au contraire, il s'est évertué à faire perdurer ces pseudos concepts qu'une simple approche épistémologique suffit à destituer. C'est ce que j'ai tenté de démontrer dans *"Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie"*. Si avec Freud on considère que "les pulsions sont des mythes merveilleux", puisque la notion de pulsion psychique sexuelle est ce sur quoi l'édifice psychanalytique s'élabore, il faut refonder la psychanalyse sur d'autres présupposés théoriques. Ce que je tente de faire. Car l'invention freudienne primordiale – la coupure épistémologique freudienne comme on dit – n'est pas la promotion de l'Inconscient, ni de la pulsion psychique sexuelle, (la libido) mais le concept d'appareil (fonctionnel) psychique. C'est ce concept qui est proprement révolutionnaire et, partant, inacceptable. En particulier par les psychiatres. Même les mieux intentionnés comme Henri Ey.

- Je savais donc, d'un point de vue ethnologique, qu'en transgressant cet interdit et mettant en cause la trilogie fondatrice du mythe psychanalytique, je m'excluais de facto de la communauté des psychanalystes. La gageure a consisté, à l'instar de Mélanie Klein qui promeut l'agressivité comme concept princeps pour expliquer le fonctionnement de l'appareil psychique à l'encontre de la libido, de produire ce système d'énoncés sensé rendre compte de manière nouvelle et radicalement différente de l'appareil psychique et de son fonctionnement, sans m'exclure de la communauté. Je savais aussi qu'il était impossible d'inscrire cette tentative dans le cadre de l'une ou l'autre des associations de psychanalystes reconnues comme telles. Je m'y étais essayé par le passé, en particulier à la "Convention Psychanalytique". J'ai donc choisi de soutenir l'élaboration de cette nouvelle métapsychologie dans des lieux associatifs à la marge du monde psychanalytique: d'abord le CLSPL qui m'a permis de rédiger le livre précédemment cité, aujourd'hui Alters. Rester à la marge c'est toujours se donner l'illusion qu'on est encore dedans (sans y être vraiment). Une sorte de compromis.

Aujourd'hui je me demande pourquoi j'ai persévéré dans cette voie, vouée à l'échec social. Car, quoiqu'Alters se trouve à la marge, ceux qui y font profession de psychanalystes ne peuvent pas ne pas souscrire aux trois fondamentaux freudiens. Quelle que soit leur liberté d'esprit. Ce que je raconte ne peut avoir pour eux (au mieux) qu'un intérêt intellectuel poli. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Et pourtant, j'ai persévéré dans ce qui ne peut-être qu'illusion. Qu'est ce qui peut me faire persévérer, voilà la question que j'évitais de me poser. On peut évoquer cette passion pour la psychanalyse qui m'a pris il y a une cinquantaine d'année et l'envie qu'elle perdure. On peut aussi évoquer l'asservissement psychique au "divertissement" qui m'obligerait à finir ce jeu d'élaboration d'un modèle clinique pertinent à rendre compte, avec une certaine simplicité systémique, de l'ensemble des faits psychiques, qu'ils soient aigus ou chroniques. Pourtant j'avais jugé antérieurement qu'il était trop tard...A vrai dire je ne sais pas. Ce que je sais c'est que cette dernière rencontre a eu pour effet de réactiver ce questionnement et a fait resurgir deux incidents récents. Deux incidents anodins qui dans ce contexte ont resurgit et pris un éclairage "signifiant" qui m'avait sur le moment échappé. Ils ont contribué à faire passer ce "savoir" de l'impossibilité de transmission à sa prise de conscience effective.

C'est de ce retour sur moi-même, en cette phase cruciale, dont vous trouverez ci-après la trace. Mais ce que je peux dire c'est qu'une chose est sûre pour moi : quel que soit son

destin social, ce que je me suis efforcé d'élaborer et de structurer comme modèle de l'appareil psychique et de son fonctionnement tient, épistémologiquement parlant. Tient au sens où ce modèle est non seulement consistant mais rend compte efficacement des phénomènes psychiques qui nous sont donnés à accueillir. Au sens où ça me tient aussi. Encore.

EPIGRAPHE

- *« ... Je suis persuadé que la tentation de l'humanisme éclairé (donner sens à l'existence subjective qui n'en a pas) la bonne conscience que cela donne de soi-même, le plaisir «infantile et l'excitation d'édification de merveilleux et de très sophistiqués montages mythologiques », la prestance sociale du "mage" supposé savoir et du thaumaturge d'une certaine efficacité, l'emportent à coup sûr sur l'aridité de la rigueur objective...
...Que reste-il quand après "le désenchantement" du monde par le spinozisme et le calvinisme puis par le darwinisme et l'invention du structuralisme par Saussure reprise dans l'anthropologie Levi-Straussienne, on en vient au "désenchantement" de l'homme par l'abord structural du champ de la Réalité Psychique ? Ce désenchantement conjoint de la Réalité Sociale et de la Réalité Psychique que le structuralisme (m') impose, ne laisse guère d'autre issue que de se remettre à la tâche (un beruf inventé par Luther, repris et radicalisé par Calvin): "mettre en œuvre ce qui a été pensé". Entre autres: psychanalyser - encore et toujours – quoique je sache dirais-je que mené à bonne fin, de cet acte, il ne reste rien. Quant à modéliser une clinique nouvelle, cela paraît illusoire. Et sans doute trop tard... Et encore ... "Cette déprise radicale rend possible l'acte psychanalytique. Acte psychanalytique dont les présupposés fondamentaux consistent à considérer que la finalité de l'espèce humaine, comme toute autre espèce, est de perdurer. Position que j'ai qualifiée antérieurement d'anti-humanisme. Il conviendrait sans doute de la qualifier "d'a-humaniste". Dans cette perspective, la seule finalité d'un individu est de durer comme organisme vivant pour participer, sans raison autre que de sacrifier à l'aveugle aux lois universelles de l'évolution, à faire exister son collectif d'appartenance. Collectif d'appartenance qui, en retour de cette contribution, lui donne le sens "factice" qui lui manque pour exister... Rien d'autre à attendre que l'éprouvé subjectif d'une tension constante du penser désirant "... (Et si la psychanalyse était, à nouveau une mythologie – page 528-529 L'Harmattan 2008).*

EXORDE

- Il m'a été extrêmement difficile de me remettre dans l'Esprit de ce séminaire. J'ai eu beaucoup de mal à rédiger mon intervention de janvier et encore plus de mal à écrire les mots nécessaires à l'intervention d'aujourd'hui. Non pas tant que je n'ai rien à vous dire ou qu'il y aurait des difficultés insurmontables dans la logique de ce que j'articule : il n'y en a pas et le cadre de la clinique structurale que je vous propose est non seulement tout à fait clair à mon esprit mais aussi structure réellement ma praxis et mon acte psychanalytique quotidien depuis bien longtemps. Il y aurait plutôt trop d'éléments intriqués à exposer! Si, donc, difficulté d'exposition il y aurait à poursuivre, elle aurait trait à la simplification nécessaire pour assurer la compréhension d'un éventuel auditeur. Ce qui n'est pas insurmontable. Mais aujourd'hui un événement existentiel extérieur contribue à me déstabiliser. Il se trouve que pour des raisons conjoncturelles mais aussi personnelles, je me suis amputé d'une activité qui comptait autant dans mes investissements personnels que mon engagement dans la psychanalyse. Il s'agissait

d'une pratique sociale issue de l'anthropologie structurale, complémentaire à celle que la psychanalyse assure dans le champ de la Réalité Psychique. Cette pratique sociale consistait à apporter une expertise auprès des dirigeants sur les déterminants fondamentaux de la cohésion du corps social des entreprises. De diagnostiquer les dysfonctionnements éventuels. D'apporter la méthode de transformation de la culture nécessaire pour maintenir la cohésion en proie aux perturbations issues de l'environnement socio-économique en perpétuelle mutation. Manière de signifier que Réalité Sociale et Réalité Psychique ne se déduisaient pas l'une de l'autre mais devaient être abordées chacune avec un corpus théorique différent qui débouche sur des praxis spécifiques dans des champs d'application déterminés. Dans la citation de 2008, que j'ai mis en exergue, c'est aussi l'engagement dans cette pratique sociale que j'évoque quand j'écris. *"Mettre en œuvre ce qui a été pensé. Entre autres psychanalyser..."* Les "entre autres" se réfèrent à cet engagement social. Ethique pourrait-on dire. Il faut croire que là où j'en suis, j'en suis sans doute revenu. Je ne saurais dire exactement qui de la conjoncture ou de ma propre évolution quant à l'utilité de cette pratique sociale a été déterminante dans ce renoncement. Si je veux être lucide, il faudrait que j'admette que la conjoncture, largement défavorable, m'a été un prétexte pour prendre acte de mon évolution à l'égard de cet engagement. Je considère aujourd'hui, quoique je n'aie à mon actif que des réussites, que cette pratique sociale à visée de renforcement de la cohésion sociale des entreprises industrielles tient fondamentalement de l'illusion humaniste. Comme si rétablir dans les entreprises de la fin du XXe siècle et celle du XXIe siècle naissant, l'Esprit du capitalisme évoqué par Max Weber pour exalter d'une certaine manière ces Entrepreneurs familiaux de la fin du XIX et du début du XXe siècle, qui mettaient, après les utopistes du XXe siècle (Fourier et d'autres), la cohésion sociale au centre de leurs préoccupations stratégiques (la vocation) et de développement (la vision) de leurs entreprises, était devenu vain. Esprit issu comme je m'en suis expliqué, de l'éthique protestante. Dans cette période terrible de mutation de l'économie où le capitalisme financier triomphe entraînant récession et souffrance sociale, peut-on encore croire à une pratique sociale qui puisse au mieux, apporter une sorte de tranquillisant aux maux qui s'abattent sur le monde du travail? Il faut dire que ces derniers temps, mon cabinet de conseil avait pour mission auprès de Michelin et de PSA, l'accompagnement du corps social dans les épreuves douloureuses de cession de site ou de fermeture et de plans sociaux. Il est vrai que cet accompagnement porte ses fruits. Par exemple dans un des sites, dont nous avons conçu la méthodologie et accompagné la fermeture, 95% du personnel a retrouvé un emploi, dans une région par ailleurs totalement sinistrée. J'ai jeté l'éponge alors que mes équipes accompagnaient l'encadrement d'Aulnay, abandonné à lui-même par la Direction Générale, à faire face à la question sociale de la fermeture de l'usine. Ensuite, il y aurait eu la fermeture partielle de Rennes... Trop est trop, j'ai cessé de croire à cette mission et à son bien-fondé. Alors que jusqu'à présent praxis sociale et praxis psychique semblaient complémentaires et dialectisables, aujourd'hui cette praxis sociale est discréditée par la praxis psychique. En d'autre terme, il me semble incompatible de continuer à être psychanalyste et dans le même temps d'être complice d'une machine économique qui broie l'humanité. Ce renoncement devrait être facile. En fait, il ne l'est pas et s'avère bouleversant, violent même... Mais ce n'est sans doute pas une raison pour, d'un coup, tout arrêter. Quoique la tentation soit forte.

NARRATION

- Cette praxis sociale dont j'abandonne aujourd'hui la pratique effective, je l'ai mise au point et théorisée il y a maintenant 35 ans. De fait, le début de la réflexion théorique qui a abouti à cette théorisation d'un modèle rendant compte du champ de la Réalité Sociale dans nos sociétés développées date de 1976. Elle a été menée dans un Institut de Recherche Universitaire que j'avais créé avec J-L Guigou.

J-L Guigou était professeur d'économie à Paris XII. Enseignant, chercheur, il effectuait un travail théorique économétrique sur l'économie de l'échange foncier agricole. Dans sa recherche, il était confronté à une énigme. Aucune approche économique ne permettait de rendre compte d'une rationalité dans les pratiques d'échange de la terre, ni dans la fixation des prix (alors que cela était possible pour le foncier constructible en France). A l'époque je travaillais en solitaire sur une intuition issue de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss. J'ai toujours considéré – d'une manière sans doute réductionniste – qu'en Science Humaine et Sociale il y avait au XXe siècle deux approches que l'on peut qualifier de scientifiques : La linguistique structurale de Saussure et l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss (il y avait eu aussi la tentative de Freud, puis de Lacan pour rendre compte de la réalité psychique. Mais ces deux tentatives, à mon sens, ont échoué). J'avais été frappé par le fait que Lévi-Strauss considérait que la théorie et les méthodes d'investigation de l'anthropologie structurale ne pouvaient et ne devaient pas s'appliquer à la compréhension des sociétés techniquement développées où la pensée productive était prévalente sur la pensée sauvage. Cette opinion, présentée par Lévi-Strauss comme un fait, me paraissait tout à fait infondée ... Et je m'étais mis à relire dans son œuvre les acrobaties intellectuelles dont il faisait preuve pour tenter d'accréditer rationnellement ce que je considère comme une contre-vérité. J'en ai reproduit un certain nombre dans mon livre et aussi dans deux autres ouvrages (*Pour une anthropologie de l'entreprise* et *Le marketing culturel*) publiés postérieurement. En fait, on peut penser que Lévi-Strauss considérait que la théorie socio-économique de K. Marx était plus pertinente pour expliquer le fonctionnement de nos sociétés que celle fondée sur l'organisation symbolique régie par la pensée sauvage. Il faut dire qu'à son époque (1934-1953), l'explication de l'origine de l'organisation des relations humaines à partir de l'échange et la coopération avait encore force de loi. La pensée de Durkheim était toujours prévalente malgré l'échec (l'aporie) de sa théorie de la cohésion sociale générée par division du travail et coopération : cela menait paradoxalement à l'anomie (la dispersion sociale par la valorisation individualiste de l'égoïsme). L'échange restait le concept clé. Même pour Mauss et, après, pour Lévi-Strauss. Il me paraissait à cette époque que ces penseurs inversaient la conséquence et la cause. Pour qu'il y ait un échange, il fallait qu'antérieurement une cohésion sociale soit acquise. L'échange était donc une conséquence rendue possible par l'organisation préalable de la cohésion sociale. Et je considère, après Mauss et Lévi-Strauss, que l'invention de l'ordre symbolique culturel issu du langage donne la clé de l'origine de la cohésion sociale. Dans l'introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, il affirme que le social se structure comme un langage. Donc, si telle était bien la réalité alors il n'y aurait aucune raison que la Réalité Sociale des sociétés développées et celle des sociétés premières (froides comme on disait alors) ne soient pas toutes deux structurées par l'ordre symbolique culturel : cet ordre symbolique culturel autorise dans la première l'échange généralisé, dans la seconde l'échange restreint. L'échange (de biens, de services, de femmes) est une superstructure.

- Partant de ces présupposés, j'ai émis l'hypothèse que si l'économiste ne pouvait déterminer aucune loi pour la fixation du prix des terres agricoles, ce serait parce que d'autres déterminants que la rationalité et l'optimisation économiques animaient les

agents dans ce type de transaction. L'hypothèse susceptible de donner la clé de cette énigme consistait à poser que dans ce processus d'échange intervenait d'autres variables extra-économiques. Ces variables, je les postulais culturelles. En d'autres termes, ce qui fabriquait les règles économiques de l'échange foncier, c'était des obligations symboliques ayant trait d'une part à la question de la lignée et de l'alliance, d'autre part au degré d'intégration de la lignée dans le collectif local. Bien sûr, l'aspect de covariance de la question de la lignée et des stratégies foncières avait déjà été repéré tant par les sociologues que par les historiens. En particulier Georges Duby montre dans son ouvrage : « *Le chevalier, la femme et le prêtre* » qu'au moment où se met en place l'ordre féodal (à partir de l'an mille) la classe des guerriers (le chevalier) met en place à la fois une stratégie patriarcale de la lignée et dans le même temps de stabilisation et d'accroissement du patrimoine foncier attaché à cette lignée. Pour faire simple, on transmet le patrimoine foncier à un seul héritier mâle que l'on marie à une femme de préférence dotée d'un patrimoine foncier dont on aura à cœur de la spolier au profit de l'héritier qu'elle a en charge de produire. La "passion" des nobles est de perpétuer la lignée patriarcale et d'accroître le domaine. A partir de cette hypothèse, on a pensé que l'échange de la terre en France découle de ce modèle aristocratique qui s'était en quelque sorte généralisé. Les sociologues avaient apporté une nuance en différenciant entre régions où se perpétuaient la famille élargie, vivant sous le même toit (ou sur le même domaine) et les familles lignagères proprement dites pour lesquelles seule la famille gestionnaire occupe le domaine. Schématiquement la première au Sud de la Loire, la seconde au Nord. Ce que je proposais était donc différent puisqu'il fallait penser l'échange de la Terre à partir d'un modèle qui faisait co-varier trois paires d'oppositions organisées comme un système :

- Pour la lignée : Dispersion versus Cohésion.
- Pour le patrimoine : Morcellement versus Conservation/Accroissement.
- Pour l'investissement dans le collectif local : Isolement versus Intégration.

C'est dans l'Institut de Recherche sur l'Environnement Social que nous avons tenté de vérifier la validité de cette hypothèse. Nous avons organisé un terrain ethnographique selon les méthodes (observation participative) employées auparavant pour l'étude des cultures exotiques. Le recueil et le traitement des données ont pris deux ans (1976-1978). A la même époque, j'avais pensé qu'il serait peut-être possible d'avoir un recueil des données en nombre et informatisées. Faire du recueil ethnographique quantitatif, non plus en misant sur quelques informateurs mais sur une multitude. Considérer que toute personne d'un groupe est un informateur. Nous avons fait appel à un statisticien célèbre, Benzecri, pour tenter de trouver une méthode algorithmique pour opérer le traitement des données ethnographiques recueillies par questionnaire (il s'agissait de liste de mots cotés de 1 à 10). Il échoua, et nous avec lui. J'ai depuis réussi avec un de mes associés à mettre au point une méthode robuste de traitement dans ces données ethnographiques quantifiables (cf. *le Marketing culturel* par Marc Lebailly et Laurent Benarbia chez Pearson éd.). Néanmoins, les quelques résultats traités quantitativement nous permirent d'une part de valider qu'effectivement les stratégies économiques d'acquisition de ce bien rare et non reproductible que constitue la Terre, était fortement déterminé par les variables culturelles et d'autre part de définir neuf modèles différenciés dont à chacun correspond un comportement économique de transaction foncière. De fait, cette approche excluait de facto le recours à d'autres prétendus déterminants psychologiques ou psychosociologiques. Ce n'étaient pas des variables "irrationnelles" psychologiques ou psychosociales qui déréglaient la rationalité économique de "l'échange foncier" mais des

déterminants symboliques, sous les espèces d'un système d'obligations et d'interdits lignagers qui obligent les individus d'une famille à des comportements économiques parfois irrationnels. C'est pour cela que j'ai intitulé "Passions" ces neuf modèles d'interdits et d'obligations. Ils sont en effet au service d'une Passion insue des acteurs qu'elle "possède", et qui leur dicte les comportements économiques souvent aberrants. S'imposait donc une séparation stricte, qui était l'hypothèse ultime mise à l'armature de cette recherche, entre Réalité Sociale et Réalité Psychique.

Cette longue et assez passionnante recherche avait été financée par la Direction de la Recherche Scientifique et Technique (DGRST) dont le directeur était Loïk Le Floch-Prigent (qui m'appellera auprès de lui ultérieurement quand il prit la présidence d'Elf pour transformer l'identité de cette entreprise, mais ceci est une autre histoire passablement terrifiante). La synthèse des présupposés théoriques de la méthodologie et des résultats est parue dans un ouvrage de J-L Guigou publiée chez Plon sous le titre "*La rente foncière*". Pour l'anecdote, (qui n'en est pas une), le passage consacré à cette recherche ethno anthropologique était précédé par une mise en garde de l'auteur qui consistait à prévenir le lecteur de la complexité de cette synthèse en l'engageant à sauter directement au chapitre suivant qui traitait des développements strictement économiques... !

Reste que pendant presque une dizaine d'année, j'ai poursuivi, toujours financé par la DGRST, des recherches autour de cette hypothèse anthropologique qui ont abouti à un certain nombre de publications, appelées à dormir au fin fond de la Bibliothèque Nationale, que personne jamais n'ira réveiller. Pourtant quelques-unes avaient un vrai intérêt :

- « Les nouveaux espaces de solidarité »
- « L'habitat ou le social impossible »
- « Les supports architecturaux de la mémoire collective »
- « La forêt française : du patrimoine à la production »
- Etc. ...

Puis cette belle aventure intellectuelle s'est arrêtée. Le CNRS se réorganisa et tous les financements d'études et de recherches lui furent dédiés. On me proposa de devenir Directeur de Recherche en Anthropologie Sociale dans cet organisme prestigieux. Je refusai : à l'époque il était impossible de cumuler une activité de fonctionnaire avec une activité privée. Je ne pouvais plus être psychanalyste, ni diriger un cabinet de conseil. Or me résoudre à cette unique dimension de participant à une Société Savante m'était impossible. "**Mettre en œuvre ce qui a été pensé**" était déjà à l'armature de mes envies. Les présupposés théoriques affermis et validés durant cette période me serviront à mettre au point cette intervention anthropologique au sein des entreprises. Cela a donné lieu à trois ouvrages que je considère de vulgarisation : *L'Anthropologie d'Entreprise 1 et 2*, *Le Marketing Culturel*. De fait, les présupposés théoriques de cette anthropologie ont été développés dans mon autre livre (*Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie...*), où je me suis essayé à articuler les trois champs de la Réalité Humaine : le Biologique, le Psychique et le Social à partir du pivot de la linguistique. Sans le dire ouvertement ce travail est en fait une esquisse d'une Anthropologie Structurale Générale.

- Si je vous raconte tout cela, c'est pour vous donner le contexte qui éclaire mes difficultés à poursuivre. Car deux événements en apparence mineurs, anodins pourrait-on dire mais conjoints après coup, m'ont de fait, saisi et comme arrêté. Le premier est une réflexion qu'une personne, qui assistait au séminaire, m'a fait à la sortie : "En fait, me disait-elle cela fait trente ans que vous racontez la même chose !" Cette personne avait eu à

connaître l'origine de cette élaboration, du temps de l'Invention Freudienne, que je tente de transmettre aujourd'hui. Je pense que, dans son esprit, il s'agissait de pointer la constance de mes idées. Mais ce que j'ai entendu c'est que je rabâchais les mêmes choses depuis tout ce temps... et qu'il n'en restait apparemment rien pour personne. Cela m'a fait un choc. Le deuxième événement qui m'a interloqué est de nature inverse. Un éditeur m'avait proposé d'écrire un livre pour sa maison d'édition. Le relatif succès des trois livres de vulgarisation sur l'anthropologie d'entreprise l'avait sans doute convaincu que cela pourrait avoir un intérêt pour son catalogue... Je lui avais adressé le plan du livre, essentiellement consacré à cette articulation entre Réalité Psychique et Réalité Sociale et un résumé des intentions pour chaque chapitre. Nous avons pris rendez-vous pour en discuter. Le jour dit, je le vois arrivé la mine sombre et accusatrice. Je lui demande ce qui ne va pas. Il me dit assez brutalement que le projet ne se fera pas au prétexte que je suis un plagiaire !! En effet, en surfant sur internet il avait trouvé chez d'autres des phrases identiques, contenant des concepts identiques, à celles contenues dans les quelques paragraphes que je lui avais adressés. J'étais sidéré. Je ne me suis même pas donné la peine de tenter de le détromper en lui faisant valoir, preuve à l'appui, l'antériorité des concepts et des idées dont il m'accusait de les avoir piratées. De fait, a posteriori, cet épisode m'a bouleversé. Rapproché de celui que je viens de vous relater cela m'a fait méditer sur le bien-fondé de cet acharnement à persévérer dans l'investissement à diffuser ce que j'élabore. Pour le dire, tout uniment, j'ai pris conscience brutalement que je rabâchais et que ce rabâchage, paradoxalement, ne m'était pas attribué ! La sagesse populaire prévient que l'on a ce qu'on mérite. Il faut croire que parmi mes pairs je n'ai que ce que je mérite !

Certes si on consulte internet à partir des mots clés identifiants les concepts centraux de ma modélisation, on ne peut manquer de trouver un certain nombre de textes où apparaissent non seulement ces mots mais aussi des expressions, voir des paragraphes, caractéristiques de mes élaborations et de mes écrits. Comme s'ils étaient déjà tombés dans le domaine public et appropriés à bon droit. Si on a cette curiosité on s'aperçoit que ces emprunts viennent en renfort de convictions que je ne partage pas et s'agrègent à des discours très éloignés dans leurs intentions des fondamentaux qui vectorisent ma pensée. Ils sont intriqués à d'autres considérations et constituent un amalgame qui en destitue la pertinence et la validité intrinsèque. Il y a détournement au profit d'étayage, souvent de convictions humanistes, sans doute généreuses et qu'il m'arrive de sembler partager. Partage qui engage mon investissement personnel dans la réalité sociale, sans que pour autant cet investissement fasse appel aux mêmes pré-supposés qui animent leurs tenants. Ce qui n'a rien d'étonnant. Reste que l'utilisation de ces assertions expropriées de leurs contextes et de leurs articulations théoriques est là pour servir des causes qui ne sont pas les miennes, pour autant que je puisse prétendre à la défense d'une cause quelle qu'elle soit... ce qui à l'évidence n'est pas le cas : ma misanthropie "objective" s'y refuse. Destitués de leur statut de concepts et transformés en mythes "métaphoriques" ils participent à la constitution de variantes mythologiques, toujours répétées, au service de croyances généreuses (qui sont tout à l'honneur de ceux qui les promeuvent). Leurs auteurs tentent de les faire partager dans le but annoncé de changer les pratiques sociales pour les rendre plus humaines : ce que l'on peut considérer comme d'excellentes intentions.

Au fond si on pousse le raisonnement, on pourrait conclure que l'utilisation de ces emprunts partiels (partiaux), loin de manifester un accord sur l'intention fondamentale dont ils sont issus, en constituent un démenti implicite. Pour implicite qu'il soit, il n'en est pas moins radical. Bien sûr, il n'y a rien à redire à ce phénomène. Ni sur la manière ni sur le fond. En effet, une fois exprimées et divulguées, les idées, les concepts vivent leur vie au travers de la masse communicante au gré des convictions de ceux qui les recueillent. Il n'y a pas de raison a priori qu'on adhère à l'ensemble de l'édifice théorique auquel ils

participent: à moins que l'on s'entende sur les raisons ultimes qui ont présidé à leur articulation théorique. Ce qui, à ma connaissance, est très rarement le cas. C'est typique en ce qui concerne cette opposition entre Réalité Psychique et Réalité Sociale qui a semble-t-il un avenir social. C'est un peu moins vrai pour ce qui concerne le désir commun anobjectif, sans objet. Mais tout de même, ça peut attirer l'oreille. Ces réflexions me viennent, dans l'après coup de ces événements banals. Ils m'ont obligé à prendre conscience de ce qui me tient encore et que je m'efforce, sans doute indûment, de faire partager à ceux qui ont la patience de m'écouter. C'est assez simple quoique je n'arrête pas de le dire et de le démontrer sans m'entendre et sans être entendu: j'ai la conviction que la psychanalyse est perdue comme science humaine à part entière. Il faut dire qu'elle n'a jamais été vraiment une science humaine quoique cela ait été l'intention de Freud. Il n'a jamais publié « *L'esquisse d'une psychologie scientifique* », ni d'ailleurs les éléments théoriques de sa métapsychologie. Les psychanalystes sont avant tout des praticiens, pas forcément des scientifiques, bien qu'il y ait eu quelques chercheurs, en général issus d'autres disciplines que médicales ou psychologiques qui se sont essayés à théoriser et qui ont vite abandonné cet enjeu pour retourner à leur discipline d'origine. Freud acte cette faillite en 1933 quand il déclare les pulsions "mythes merveilleux". Il sauve son édifice en enjoignant les psychanalystes à continuer à y croire, il les condamne à être des mythologues "d'un grand pouvoir" aurait ajouté Wittgenstein. D'une certaine manière nous y sommes toujours. Nous y sommes toujours, bien que Lacan ait "failli" à nous permettre d'y échapper, grâce à la transformation des fondamentaux sur lesquels la mythologie Freudienne s'étaye. La Réalité Psychique, réduite par Lacan à l'Inconscient, n'est pas structurée à partir des pulsions sexuelles, inexistantes, mais par effet du langage. Ce qui est proprement inouï, quoiqu'auparavant Lévi Strauss ait réformé l'anthropologie à partir du même présupposé : la Réalité Sociale est structurée par le langage et à cause du langage. Mais l'allégeance, et l'aliénation qui suit l'injonction Freudienne de continuer à croire aux mythes merveilleux de la pulsion, l'empêche de refonder la psychanalyse sur cette donnée objective. Quoique frayant cette voie nouvelle d'articulation de la Réalité Psychique à partir de notre aptitude au langage articulé, il tente de sauver cette mythologie freudienne et s'enferme dans un carcan impossible à briser. C'est pourquoi il bâtit une chimère (mythologie qui tente de concilier deux présupposés fondamentaux inconciliables). Ayant assisté à ces deux dernières véritables interventions à Deauville et à Lille au sein de l'Ecole Freudienne de Paris (EFP), je suis persuadé qu'avant de sombrer dans la démence sénile, il a eu conscience de son échec théorique. J'ai souvent cité les phrases qu'il prononce sur lesquelles je fonde ma conviction. Lacan lui, pour que son œuvre perdure, ne s'en remet pas à la fidélité des psychanalystes qui l'ont suivi – à leur grand dam. Il considère qu'elle sera mieux conservée et protégée par le discours universitaire dont la fonction ultime est de permettre la répétition d'un savoir au service du pouvoir. C'est pourquoi il confie son œuvre à un universitaire, rompu à l'exercice des rapports de force au sein du social, et de surcroît de formation philosophique. Elle confine alors à une philosophie du sujet et de la vérité. Choix cynique s'il en fût mais sans doute opérant au niveau d'une génération. Soit vingt ans. L'échéance est passée, il n'est pas sûr que la génération formée sous la férule de l'Ecole de la Cause Freudienne ait la possibilité de faire perdurer bien longtemps cette chimère mythologique lacanienne. Peut-être en sera-t-il de l'épopée lacanienne de ce qu'il en a été de l'engouement sartrien : Voué à la banalisation puis à la disparition. Lacan, comme Sartre, a, en définitive, tort sur tout. Quant aux autres courants existent-ils vraiment ? Non.

- Cette conviction de la disparition prochaine de la psychanalyse comme porteuse, d'une véritable coupure épistémologique dans la connaissance de la Réalité Psychique, de son ravalement définitif à la dimension d'une mythologie, qui s'ajouterait à celle encore en cours pour quelques adeptes (jungisme – reichisme - adlérisme), ne tient pas seulement

de l'alerte. Pour plagier Nietzsche, je dirais "la Psychanalyse disparaît, qu'avez-vous fait pour empêcher qu'elle disparaisse?!?" Pas grand-chose. Sauf à la faire survivre par des pratiques du commentaire, de l'exégèse, par le terrorisme intellectuel à l'encontre de ceux qui en sont à critiquer les fondamentaux et la pratique. Toutes ces tentatives dérisoires pour la faire survivre trouvent leur moteur dans un seul phénomène – un seul symptôme – dont l'ensemble des psychanalystes sont la proie: nous sommes des croyants, membres d'une secte organisée autour d'une mythologie merveilleuse censée rendre compte et expliquer les mécanismes psychiques; victimes de cette croyance et pratiquant le culte des ancêtres qui auraient dévoilé la vérité sur le fonctionnement de ces mécanismes! J'avais antérieurement évoqué les Mystères d'Eleusis. Et c'est ici, sur cette dénonciation, que s'opère ce qui est vécu comme une transgression (une trahison dans les termes de la communauté sectaire) informulable et inaudible. Là aussi, il s'agit d'une assertion assez simple: **la croyance n'est pas une obligation recevable dans le champ de la connaissance scientifique**. Les alchimistes sont mus par la croyance, les physiciens non. Si vous voulez œuvrer dans le champ de la recherche et de la connaissance objective, il faut cesser de croire. **Freud nous a interdit de ne pas croire** (il y a presque un siècle). Lacan a obtempéré et a déplacé la croyance dans le champ rationnel du savoir universitaire. Mais l'injonction à la croyance demeure. Ce que j'affirme complémentaiement à ce constat que la psychanalyse disparaît, que la coupure épistémologique actée par Freud s'efface, c'est que pour la psychanalyse demeure comme science sociale, il faut cesser de croire aux mythes et aux dogmes. **Ce qui est apparemment indicible et inaudible c'est de dire que cesser de croire est donné au dernier psychanalyste venu**. Et que cesser de croire n'est pas trahir la psychanalyse mais lui donner une chance de s'inscrire à nouveau dans le concert des sciences sociales. Qu'il est donc non seulement licite mais aussi impératif de s'atteler à l'articulation, à partir de données objectives (le langage), d'un modèle qui rendrait compte de l'appareil psychique, de son ontogénèse et de son fonctionnement. Je viens seulement de prendre conscience, quoique ayant abondamment écrit et dit à ce sujet, que s'autoriser à ne pas croire pour un psychanalyste est de l'ordre de l'impossible puisque cela confère à sa destitution. Jean François Revel, en son temps, dans un pamphlet assez réjouissant ne disait pas autre chose. Quand j'affirme et j'acte que ne pas croire et que s'autoriser non pas à inventer, mais à articuler et à structurer une théorie documentée et argumentée est possible (souhaitable et vitale) pour notre discipline, je commets l'indécence des indécences. Au mieux tolérée avec bienveillance et condescendance, au pire ignorée au prétexte qu'une telle tentative transgresse un tabou et s'avère de ce fait nulle et non avenue. Indécence pire encore quand je fais l'hypothèse que le champ de la psychanalyse s'articule au champ de la linguistique et de l'anthropologie.

On pourrait penser que cette position, qui prône l'incroyance, procède de la mégalomanie. La réponse est oui, si l'on considère les mythologies de Lacan et de Freud œuvres indépassables qu'il s'agit de vénérer. En d'autres termes, si elles sont sacrées et vouées à un culte exégétique et liturgique. Non, si on considère que les œuvres de Freud et de Lacan sont des tentatives théoriques, à la fois fructueuses et infructueuses recelant des trouvailles et des apories, inabouties donc, qu'il convient de reprendre là où elles nous ont menés de telle sorte de tenter de reformuler un modèle dont la cohérence et la pertinence à rendre compte des phénomènes psychiques assure à la psychanalyse une assise solide et un destin pérenne. C'est-à-dire partageable pour une communauté de chercheurs. Dans n'importe quelle autre discipline cette position tiendrait de l'évidence. Mais l'obligation à fonctionner dans la croyance rend cette évidence inacceptable et constitue la clé du mystère qui explique pourquoi des personnalités brillantes se fourvoient avec délectation dans des acrobaties intellectuelles aussi sophistiquées que séduisantes. Fascinantes mêmes. En d'autres termes paraphréniques. Là encore je radote: ce constat, cela fait mille fois que je l'énonce. Toujours avec l'espoir (la

croyance?) que cette évidence le deviendra pour ceux à qui je l'adresse. Bien évidemment : en vain. Comme je vous le disais précédemment, ces deux événements où l'on pointe que mon travail débouche sur un rabâchage qui me fait apparaître comme un plagiaire m'ont fait penser : n'aurai-je pas dû, sagement, en rester à ce livre testament? Sans doute oui. Mais maintenant il est trop tard pour renoncer.

- Par contre, on aurait pu penser que l'approche de la culture d'entreprise, au moyen de cette ethnologie structurale complémentaire dans le champ de la Réalité Sociale de l'hypothèse d'une réalité psychique constituée à partir du fonctionnement d'un appareil psychique, ait reçu de la part des patrons d'industrie un accueil plus favorable. Il est vrai que des chefs d'entreprises tant du secteur privé que des hauts fonctionnaires dirigeants du secteur public ont adhéré à cette conception, pour eux révolutionnaire, qui consiste à considérer que la cohésion sociale est la clé du fonctionnement de tout collectif humain. Que cette cohésion n'est déterminée, ni par les échanges économiques, ni par la complémentarité des compétences, ni par la communication mais par un ordre symbolique "inconscient", constitué à partir d'une vocation, issue d'un mythe fondateur dont la thématique est toujours une variante d'un des mythes immémoriaux qui organisent les rapports sociaux de notre civilisation Indo-Européenne. Mythes fondateurs qui déterminent un système d'obligations et d'interdits "symboliques" impératifs. Dit et synthétisé comme cela, cela n'a l'air de rien. Mais il faut prendre conscience que ces présupposés théoriques qui permettaient de modéliser cette Réalité Sociale des entreprises et son fonctionnement sont totalement antagonistes à ceux qui servent habituellement à expliquer l'organisation et le fonctionnement des entreprises capitalistes. Pour le dire rapidement (si vous voulez en savoir plus je vous renvoie aux trois livres de vulgarisation que j'ai publiés) ils s'opposent à ceux de Marx qui considère que les rapports sociaux sont déterminés par les rapports dialectiques de production (qui seraient les infrastructures de nos sociétés les rapports sociaux étant la superstructure). Cela s'oppose aussi à ceux de Durkheim qui propose d'expliquer la cohésion sociale par l'obligation de coopération et de spécialisation des compétences appelées à interférer dans ce processus de coopération (cette idéologie, comme je viens de le rappeler est toujours en vigueur malgré le fait que Durkheim lui-même ait démontré que ce processus menait à l'anomie) on oublie que pour pouvoir échanger et coopérer il faut d'abord exister comme collectif. Cela s'oppose aussi à la prise de position de Lévi Strauss qui, parce que marxiste, considérait que la théorie de l'ordre symbolique, comme générateur de la réalité sociale et de la cohésion qu'elle produit, si elle était pertinente pour expliquer l'organisation des rapports sociaux dans les sociétés traditionnelles (entendez celles que la pensée technique d'une part et l'économie capitaliste d'autre part n'ont pas encore envahi) ne l'était absolument pas dans nos sociétés techniquement développées. Il cantonne les effets de la pensée sauvage (symbolique) aux sociétés "Premières" comme on dit maintenant et ceux de la pensée productive aux seules sociétés techniques. Il fait même la démonstration (que j'ai critiqué théoriquement dans mon livre) que la pensée sauvage disparaît comme moteur de la réalité sociale de nos sociétés pour investir la musique savante et le roman.

En clair, ce que j'affirmais à ces chefs d'entreprises, c'est que l'entreprise quelle que soit sa taille et son objet de production (biens ou services) se structure exactement comme une société "primitive". Que la sophistication organisationnelle et financière de la production n'est qu'une superstructure. Que les troubles de la cohésion sociale ne venaient pas des dysfonctionnements économique-financiers mais de l'inadéquation de l'ordre symbolique infra culturel avec les conditions de l'environnement socio-économique. Que donc si on voulait maintenir une cohésion sociale forte (non pas dans un but purement humaniste mais pour réussir économiquement) il fallait en gérer la transformation de manière permanente. Dans ce que j'énonce là on reconnaîtra les

fondamentaux du capitalisme rhénan tel qu'il a été décrit et théorisé par Max Weber dans son ouvrage "*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*".

La mise en œuvre de ce programme de gestion et de transformation culturelle quelle que soit la taille de l'entreprise nécessite de se développer sur trois à quatre ans et mobilise de manière intensive le comité de direction, l'encadrement supérieur, le management intermédiaire et l'ensemble des employés. C'est donc un investissement considérable en énergie, en temps et en argent. Malgré ces succès apparents (nous n'avons jamais échoué) malgré des publications qui ont rencontré un certain succès (un livre s'est vendu à plus de sept mille exemplaires et un autre à bénéficier d'un prix reconnu) cette approche anthropologique n'a pas suscité de courant ni d'effet d'entraînement. Quand j'y réfléchis, je conviens qu'il s'agissait de "conversion" transitoire de grands patrons, souvent en proie à une conjoncture contraire dont ils ne savaient comment se dépêtrer. A vrai dire, il n'y avait pas de véritable adhésion à la méthode (pourtant très rationnelle et très "processée"). Sans doute ces patrons l'ont vécu comme une belle aventure sociale et humaine... et comme toute aventure, sans lendemain. Sans inscription sociale.

- Il n'en a pas été exactement de même dans mes collaborations avec les "Prince et Princesse" des choebols avec lesquels j'ai collaboré en Corée. Il faut dire que le précapitalisme "confucéen" est sans doute plus proche de ma conviction sociale de l'entreprise que le capitalisme occidental, fut-il rhénan. Dans les deux choebols (conglomérats) avec lesquels j'ai collaboré, j'ai trouvé à mon arrivée un Co-Président "Culture d'Entreprise". Pour les coréens, la nature "symbolique" de la culture d'entreprise est une évidence. S'ils ont fait appel à moi, c'est qu'ils se sont aperçus que leur culture confucéenne n'était pas adaptée pour s'ouvrir sur les marchés à l'international et résister aux assauts des entreprises étrangères sur leur territoire. Il fallait transformer leur culture d'entreprise, tout en restant fidèle à leur conviction profondément confucéenne. Eux n'ont pas vécu cette expérience comme transitoire : un de mes livres a été traduit en coréen, l'ensemble de l'encadrement des deux entreprises l'ont acquis et travaillé. Ils ont aussi acquis le savoir-faire et les méthodes qui permettent de gérer, seuls, la transformation permanente de leur culture spécifique. Kien Bae Suh, président propriétaire d'une de ces deux Choebols (Amore Pacific 40.000 personnes) au cours d'un dîner protocolaire, dont seuls les asiatiques ont le secret, auquel participait l'ensemble des dirigeants, m'a solennellement demandé si j'acceptais de le prendre comme disciple! Soe Huyn Lee, descendante de la 3e génération du fondateur de Samsung, et propriétaire en propre de deux filiales du groupe dans lequel j'ai été appelé à intervenir, m'a fait la même demande... mais en comité restreint ce qui était encore plus impressionnant... Encore qu'il faille restituer cette prétendue cérémonie d'allégeance au "Maître Occidental" dans le contexte de la culture confucéenne de ces "Prince et Princesse". Comme vous le savez le "Prince" (ou l'Empereur) est le seul intercesseur entre les volontés du "Ciel" et le peuple qu'il dirige. A ce titre il est légitimement omniscient. Omniscience qu'ils ont abdiquée temporairement en me confiant le destin de leur culture d'entreprise. De fait cette cérémonie d'allégeance n'en est pas une à proprement parler dans le sens qu'on pourrait lui donner dans notre culture occidentale. En se faisant disciple (unique), les "Princes" récupèrent la totalité de mon savoir puisqu'aussi bien je leur ai transmis. Ils redeviennent omniscients pour leurs sujets ... et peuvent donc se passer de moi, tout en manifestant une reconnaissance symbolique authentique. C'est dans l'ordre des choses. Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir. Après six ans d'intense collaboration et d'incessants aller-retour entre Paris et Séoul et Shanghai (plus de 30) je renonce à y retourner... il faut dire que j'ai horreur des voyages. De la même manière que je ne crois pas aux vertus des observations cliniques comme méthode de théorisation (on n'observe que ce que sa grille de lecture théorique permet d'observer) je n'ai aucune illusion sur l'enrichissement des rencontres exotiques ni sur la compréhension que cela pourrait apporter de la culture de

ceux qu'on rencontre... Je quitte la Corée ayant l'impression d'en savoir encore moins que quand je l'ai abordé la première fois avec mon savoir livresque puisé, en particulier, chez Max Weber.

PERORAISON

- L'origine de cette réflexion était, bien sûr (comme dans tous les moments où les événements externes où des décisions forcent à remanier sa position dans l'existence) de m'interroger sur le bien-fondé de la poursuite de ce séminaire mais aussi d'intervenir dans les journées d'étude d'Alters en janvier 2014, autour du thème "le Familial et le Social". Au moment où Danièle Césareo m'a proposé d'intervenir, j'avais spontanément répondu par l'affirmative. A première vue, l'intitulé "le Familial et le Social" me semblait suffisamment large pour que j'y puisse trouver un sujet. C'est d'ailleurs pour cela que tout organisateur de Journées d'Etudes préfère donner ce genre d'intitulé flou pour que chacun, qui voudrait exposer, puisse s'y inscrire. Il n'en est sans doute pas de même pour un colloque, ou, a fortiori, pour un congrès. Pour l'un et l'autre, le thème est plus contraignant voire restrictif. Grâce à l'intitulé d'une Journée d'Etude – il suggère plutôt qu'il ne vectorise – on peut toujours trouver un angle pour incérer le développement des préoccupations qui nous sont si ce n'est singulières, du moins propres. La lecture des trois arguments qui nous ont été envoyés confirmait cette impression. Je les ai relus avec attention. J'ai alors perçu que, quoiqu'abordant le sujet de manières très différentes, il y avait dans ces textes un point commun à tous. Pour le dire synthétiquement, ils transmettaient ce qu'on pourrait appeler un certain "Esprit d'Alters". D'une certaine manière, ce constat a quelque chose de trivial : les auteurs travaillent au sein du même groupe depuis un certain temps. Il est normal qu'ils y aient une approche commune du "Social" et du "Familial". Mais au-delà de cet aspect factuel, il me semble percevoir que se fait jour derrière cet "Esprit Alters" une certaine éthique. Ceux qui ont eu l'occasion de relire le texte de mon intervention dans les journées sur "L'Esprit de la Clinique" savent que pour moi l'Esprit d'une pratique est sous-tendu par une Ethique, la plupart du temps issue d'une métaphysique ou d'un humanisme. J'avais essayé de montrer à l'époque, que l'Esprit de la clinique psychanalytique ne puisait ni dans l'une ni dans l'autre. Mais dans ce qui fonde la Réalité Psychique à partir de l'émergence du Sujet dans la Détresse du Vivre. Ce devait être passablement inaudible! Je persiste pourtant.

Cet esprit se manifeste à la fois dans les objectifs et la manière de travailler ensemble des membres d'Alters. Vu de l'extérieur, il me semble qu'un des traits caractéristiques d'Alters est, du point de vue interne, d'être un lieu où chacun est autorisé à penser son objet et sa pratique de manière, si ce n'est autonome, du moins indépendante, pour peu qu'on partage une conception et un objectif commun qui consiste à la fois dans l'amélioration des relations entre humains et partant le développement de pratiques sociales qui la permette. Permettre à chacun, à partir de son champ propre, de penser sa discipline comme une pratique sociale singulière, fut-ce la psychanalyse. L'ambition est de mettre chacun en position d'invention et de réinventer sa pratique au sein de ce collectif. Il est clair que cette visée, éminemment humaniste, est plus qu'honorable et sans nul doute utile. D'autant plus utile qu'il s'agit d'agir au cœur des dysfonctionnements de la société. Mais ce soutien du collectif à l'acte individuel du "penser" sa pratique, a pour corollaire un engagement implicite qui consiste dans l'acquiescement que ce "penser" et toute élaboration et toute invention qui en découlent, de facto, se trouve alimenter le thesaurus commun du collectif. Thesaurus commun qui en fonde l'identité sociale. On pense sa pratique dans et pour le collectif. En d'autres termes, on "contribue". sachant que cet acte de penser sa pratique (sociale), comme je m'en suis expliqué précédemment, ne procède

pas d'une rupture épistémologique à l'encontre des théories autres ou antérieures mais d'un remaniement singulier argumenté et enrichi d'éléments hétérogènes aux doctrines initiales, tirées soit d'une "cueillette" dans des élaborations contemporaines, soit véritablement issues d'intuitions et d'inventions personnelles qui remplacent et/ou complètent un ou plusieurs éléments antérieurs considérés comme impertinents. Mais la doctrine initiale n'est pas altérée : elle est transformée par l'inclusion d'un "synonyme". En fin de compte, cette transformation a pour objectif de rendre la doctrine conforme aux fondamentaux et à l'Esprit du collectif dans lequel elle s'opère – anonymement. Engagement qui se traduit par des expressions du genre "Nous chez Alters nous pensons que..." Ou encore "Comment Alters peut aborder telle ou telle problématique ?". Ces fondamentaux sont bien sûr légitimes et efficaces pour autant que l'on peut les partager. Cela donne un contexte clair qui détermine les modalités de travail, la manière d'intervenir, les attitudes qu'il convient d'adopter à l'intérieur comme à l'extérieur. "L'Esprit d'Alters" est son identité sociale.

A me redire encore, cette ambition n'est pas sans me rappeler une expérimentation "utopique" très ancienne proposée par Lacan aux psychanalystes de son Ecole. Je fais allusion à l'expérience, restée sans suite de Scilicet "Tu peux savoir". C'était l'époque où Lacan croyait en la possibilité d'un collectif de psychanalystes constitué de "sujets" entretenant entre eux un lien social particulier : "débarassé de tout effet de groupe" disait-il. Cette utopie se matérialisait par une publication où les contributeurs ne signaient pas leur article (manière d'acter que le "penser" était collectif pour le collectif et pour la cause psychanalytique) sauf Lacan qui lui signait, (je ne suis pas sûr). Que cette idée d'édition anonyme, de communication écrite d'un "Penser" singulier puisse paraître défendable (pourquoi pas : tout est défendable dit le sophiste qui n'a pas tort) mais surtout conforme aux enseignements de la psychanalyse, reste sujet à caution. Sans entrer dans une discussion byzantine, on peut déjà noter que définir le lien social par ce qu'il n'est pas (résultat d'une "purification") n'est guère satisfaisant. J'ai tenté d'en donner une autre définition (en particulier dans une recherche pour la DATAR intitulée : "*La cohésion sociale territoriale en Europe*" 2002) – reste qu'un tel présupposé demande beaucoup de prudence : il se pourrait que cette intention se retourne contre ce qu'elle serait censée combattre, à savoir une sorte de désaliénation. Evidemment, s'il s'agit de produire des transformations mythologiques, ce dispositif est non seulement légitime, mais pourrait-on dire "naturel". La transformation d'une mythologie en vue de produire une variation plus adaptée aux phénomènes externes et à l'état social du moment ou à un contexte spécifique est effectivement affaire d'un penser collectif (j'y reviendrai ultérieurement). Pas s'il s'agit de modélisation théorique singulière. Celle-ci ne peut-être anonyme: elle a un auteur.

- Outre le trait commun d'un humanisme et d'une intuition partagée, on voit bien que la préoccupation des auteurs tourne autour d'une articulation (et des conséquences de cette articulation) entre le sujet (comme psychique), le social et le familial (comme institutions), en particulier la place du désir et du sexuel (les pulsions) dans la dialectique entre familial et social. Si on fait un raccourci on pourrait dire que cette dialectique met en jeu, d'un côté une instance subjective en proie au désir et aux pulsions et de l'autre le contexte répressif des institutions familiales et sociales. Avec pour trait d'union, l'improbable "lien social". j'y retrouve bien l'Esprit d'Alters et les préoccupations qui la traversent. Je me suis dit, dans un premier temps que je pourrais y aller d'un couplet, encore remâché, sur l'opposition entre Réalité Sociale et Psychique. Bien sûr pour moi la cause (tant d'un point de vue psychanalytique que d'un point de vue ethnologique) du cadre de l'articulation du familial et du social est entendue. Etant posé aussi que les approches psychologique, psychosociale et sociologique de cette problématique ne sont pas de mon domaine de compétence. En particulier, j'aurais pu rappeler que, de mon point de vue

anthropologique, le social et le familial ne ressortissent pas du même registre : le social est une Institution Humaine, le familial non, il en est un dérivé. Pour le répéter, il y a pour moi deux institutions "humanisant" chez Sapiens sapiens: les langues parlées et les cultures. La langue et la culture. En effet ces deux faits sociaux "premiers" sont produits, à partir de l'aptitude neurobiologique au langage. On constitue leur corps respectifs (mythes, rites, signes pour la culture ; phonèmes, lexiques, syntaxe... pour le langage) par une pratique collective. Une langue, comme l'a montré le phénomène de créolisation, se construit à partir des interactions entre plusieurs locuteurs qui mettent en commun d'abord une partie infime du thésaurus lexicale de leurs langues d'origines puis utilisent leur capacité sémantique et syntaxique pour produire une nouvelle langue commune. Mise en commun lexical qui fait code et partant communauté. Puis à la deuxième génération, ce code se transforme en langue qui permet l'émergence d'une culture commune. En effet, la culture constitue sa structure symbolique d'abord par la mise en commun par les individus d'un même groupe de mythes individuels qui débouche sur une structure symbolique qui constitue une variante d'un principe introjecté par tous et généralement attribué à un ancêtre prestigieux. Mais cette caractéristique d'élaboration par le collectif d'un corpus avéré n'est pas suffisante pour définir une institution humaine. Il faut nécessairement que ce corpus, linguistique ou culturel, une fois constitué dans ses bases, s'autonomise de ceux qui ont contribué à le produire, pour se développer selon des règles de transformations qui lui sont propres (règles de transformation phonologique, syntaxique, sémantique chez le linguiste; règles de transformation des mythes, des signes et des rites chez l'ethnologue). Si on veut simplifier, on peut dire que pour qu'il y ait institution humaine, il faut qu'un phénomène soit à l'origine collectivement et volontairement établi, pour que dans un deuxième temps il échappe à ceux qui l'ont produit (s'émancipe, si on m'autorise cette métaphore) et se mette à fonctionner et à se transformer selon des lois qui lui sont "naturellement" propres de telle sorte que non seulement il se dérobe à la volonté de ceux qui s'y inscrivent mais de plus leur impose ses transformations. Ils deviennent alors des faits objectivables. C'est dire qu'il est quasiment impossible de réformer par une action volontaire une langue ou une culture une fois constituée. Elles s'imposent. Dans cette perspective, la famille n'est pas une institution. Elle est une organisation que détermine la culture pour assurer sa consistance et sa pérennité. Si on déplace le problème du familial vers celle du mariage (dont celui-ci est le résultat dans nos sociétés indo-européennes), on voit bien que dans sa structure, il est quasiment identique depuis des millénaires. Pas dans ses modalités "sociologiques", c'est-à-dire dans les expressions superstructurelles qu'un groupe humain leur donne à un moment de son histoire. Si on se réfère au travail que Georges Duby consacre au destin de cette organisation, entre le X et XII^{me} Siècle (cf. "*Le chevalier, la femme et le prêtre*"), on voit que la structure symbolique de l'alliance et de la filiation telle qu'elle fonctionne dans les sociétés indo-européennes, n'est pas affectée par les transformations superstructurelles que ce dispositif subit. Si on voulait donner une interprétation ethnologique de ce travail historique (qui à bien des égards confine à un travail d'ethnologie historique), on pourrait dire que cette période (autour de l'an mille) qui débouche sur la mise en place de l'organisation sociétale féodale, est la proie de l'affrontement de deux des trois ordres (les Guerriers et les Clercs) pour prendre le pouvoir sur le troisième ordre, les Producteurs. Ce que décrit Duby c'est une période où l'organisation tripartitionnelle (son équilibre) est en crise. Vous savez sans doute que pour Georges Dumézil, la tripartition fonctionnelle qui structure l'organisation de nos sociétés Indo-européennes est égalitaire. C'est-à-dire qu'aucun des trois ordres ne doit prévaloir. Ces trois ordres sont tous "nobles" (et complémentaires) ce qui assure la pérennité du collectif et structure les échanges. Or à cette époque, on voit cet équilibre se rompre : l'ordre des Clercs tente de prendre le pas sur celui des Guerriers. Vous me direz que si dans le texte de Duby il y a bien référence explicitement aux Guerriers (les chevaliers) et

aux Clercs (les prêtres), il n'est pas fait explicitement allusion au troisième ordre (les Producteurs). Sauf une fois. En fait si vous lisez bien ce texte, vous apercevrez que pour les Clercs mais aussi pour les Guerriers, la femme est la synecdoche du Producteur. Dans ce conflit qui oppose Guerrier et Clerc, elle est l'enjeu, en tant que producteur, de leur influence. Qui des deux ordres l'asservira ? En fait de quoi s'agit-il: du point de vue des Clercs la Femme à cette époque représente la mauvaise Eve, sexuellement tentatrice, fornicatrice et perdition de l'homme. La théologie primitive, après Paul, considère que la sexualité serait totalement à bannir. Si l'homme n'avait pas pour mission contradictoire de faire prospérer le peuple de Dieu (autrement dit procréer, "accroître et multiplier"), il faudrait bannir l'acte sexuel. La seule chose qui sauve la Femme de l'opprobre et du bannissement c'est qu'elle enfante des enfants de Dieu. Il semblerait que les hommes du moyen âge participe tout à fait à cette conception: la femme est dangereuse et sa lubricité fatale. On ne sait jamais de qui est, l'enfant qu'elle porte ! La sexualité est donc un mal nécessaire pour se soumettre au commandement du "croître et multiplier". Pour les Clercs, la femme est donc bien une productrice. Leur problème est d'éradiquer la lubricité (la fornication) : le mariage est un pis-aller pour endiguer ses débordements. Encore que dans l'église primitive, il était conseillé de rester chaste et de ne point se marier (cette prescription était possible, puisqu'on attendait le retour du Seigneur pour demain, mille ans après c'était moins crédible !) et si on se mariait, il fallait exclure le plaisir. Il faut attendre Augustin pour que le mariage soit quelque peu réhabilité. Il fallut donc encadrer cette production d'enfant (mâle) dans les règles du mariage qui rendent son effectuation le moins impur possible. La notion d'impureté se signifie par l'interdit de l'inceste. Or à cette époque on considère comme incestueux un mariage entre cousins au 7^{ième} degré ! De leur côté les Guerriers au fur et à mesure de l'évolution sociale furent amenés à considérer eux aussi que les femmes étaient bien productrices d'enfants mais aussi de dots (en numéraire et surtout en terres) et considéraient le mariage comme une manière efficace de réguler la descendance et l'expansion du patrimoine, facteur non seulement de richesses mais surtout de pouvoir. C'est à cette époque (le XIe et le XIIe) que se constitue l'aristocratie proprement dite, avec la transmission héréditaire du titre et du patrimoine (Edit de Cressy). Et les tensions entre Clercs Guerriers et Producteurs ont trouvé un nouvel équilibre, grâce au consensus effectué sur la légalisation du mariage. Ce que je voulais montrer là c'est que tous ces avatars sociologiques du mariage (et donc de la famille) sont déterminés par la dynamique d'un ordre symbolique sous-jacent. La stabilisation de la trifonctionnalité, à partir de cette époque, tiendra cinq siècles, jusqu'en 1789.

Vous voyez qu'il y a entre nous un malentendu : quand je parle de Réalité Sociale opposée à la Réalité Psychique (ce que vous prônez aussi), nous employons les mêmes concepts et la même opposition mais ne parlons pas des mêmes faits. Dans le contexte de ce que j'énonce, la manière dont vous appréhendez la Réalité Sociale rend justement inconsistante cette différenciation entre Réalité Psychique et Réalité Sociale. Puisqu'aussi bien cette dernière, pour vous, se constitue des interactions entre phénomènes psychologiques, psycho-sociaux et sociaux. Ce qui revient à annuler cette séparation oppositionnelle. Ce malentendu, il convient sans doute de l'entretenir afin de favoriser une certaine solidarité groupale (à défaut de cohésion). Au fond, à quoi bon lever les malentendus, s'ils permettent de préserver toujours la coexistence civile et la communication; l'amitié souvent; l'affection parfois. Avec le silence, cela a été mon mode de présence sociale. Surtout le silence. C'est dire que la coexistence, l'amitié, l'affection me paraissent (peut-être à tort) plus importants que la victoire des idées. La nécessité d'appartenance pour tout humain m'y oblige. Si, comme l'enseigne le fonctionnement de l'appareil psychique, il est obligatoire de croire en quelque chose pour exister socialement autant croire (ou faire comme si...) à celles-ci plutôt que l'exil pour les idées ! Fussent-elles fortes, potentiellement fécondes et porteuses d'avenir. Relire l'Ecclésiaste.

Freud disait que pour défendre ses idées et les faire accepter il faut être un peu tueur ! Tout comme Lacan, il y a réussi au-delà de toute raison.

- Bien sûr j'aurais pu reprendre, dans cette perspective, les avatars actuels de la famille et du mariage. Mais je m'en suis déjà préoccupé il y a bien des années. Tant dans ma recherche sur "*Appropriation du sol et pratiques de l'espace*" que dans celles consignées dans "*L'habitat ou le social impossible*" mais aussi pour un colloque organisé en 1990 par l'Invention Freudienne intitulé "*Inconscient, organisation sociale, collectif*". où j'ai produit une intervention abordant ces thèmes sous le titre "*Inconscient et culture*". Marc Thiberge lui aussi sacrifiait déjà à ces questions dans une intervention intitulée "*De la découverte à l'invention freudienne*". Relisez ces contributions, vous verrez qu'il n'y a donc rien de bien nouveau. D'autant moins nouveau que j'ai repris de manière académique toutes ces problématiques dans un travail de recherche au sein de la DATAR intitulé "*La cohésion sociale et territoriale en Europe*". Et puis j'ai encore récidivé en 2008 dans mon livre "*Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie...*" (pages 260 à 312). Il ne fait d'ailleurs aucun doute que dans ce séminaire, je m'y sois encore repris. Je n'ai plus guère envie d'y revenir. L'aspect ethnologique de cette problématique ne m'intéresse plus vraiment. Reste le point de vue psychanalytique. Quand je parle du point de vue psychanalytique bien évidemment, je ne fais pas allusion aux dérives psychologiques sur la famille et le social. La psychanalyse n'a rien à en dire en propre c'est-à-dire du point de vue théorique. La psychanalyse n'explique ni les relations, ni l'organisation sociale. Elle n'a rien à en dire puisque ce n'est pas son champ légitime de connaissance, lequel est la Réalité Psychique. En revanche d'un point de vue clinique, celui de la cure, il se peut qu'un psychanalyste ait à en dire quelque chose : de fait, cette pseudo problématique du familial et du social constitue la trame de ce qui constitue les discours de la totalité des psychanalysants. C'est essentiellement au travers de ces problématiques que chaque analysant fait entendre sa souffrance. Et tente de se faire accroire (avec l'espoir de l'assentiment de son psychanalyste) qu'elles sont origines et causes de celle-ci; car pour eux cette opposition entre familial et social est une réalité névrotique (ou psychotique). Soit que la famille (aïeuls, père, mère, frère, sœur) est cause de leur mal être au monde; soit que le social (professionnel, amical, sociétal) constitue une persécution insupportable et un empêchement à vivre, soit que les souffrances soient identifiées par eux comme l'impossibilité de passage d'une situation prétendue protectrice (la famille, la mère, le père) à une situation prétendue hostile et inaccessible (le social, le professionnel...). Les trois problématiques étant la plupart du temps intriquées. Il faut bien convenir que dans cette perspective, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, nos analysants excellent à se faire le psychologue, le psychosociologue, le sociologue, de leur état, en produisant des mythologies parfois aussi convaincantes et subtiles que celles proposées par le discours savant des véritables professionnels. Il ne s'agit pas pour eux de faire preuve d'acte de connaissance, mais d'expliquer leurs souffrances, sentimentales, narcissiques, sexuelles, professionnelles... par des mythologies que les psychanalystes paraphrasent à partir de leur grille d'analyse pour en proposer une version conforme à leur orthodoxie. Bien sûr ces discours mythologisant de nos analysants s'élaborent, se construisent et se transforment dans le cours de leur cure : de préconscient, ils deviennent **savoir** avant que de choir par la prise de conscience de ce que ce savoir occultait. Plus la mythologie est savante et complexe, plus l'occultation est puissante. Il n'est pas rare de constater à quel point certains psychanalystes contribuent à la constitution de ce savoir mythologique fomenté par leur psychanalysant. J'ai même entendu des psychanalystes dire à quel point ils les "remerciaient" des "savoirs" qu'ils leur avaient enseigné tout au long de leur cure (ça s'appelle "l'enseignement de la clinique" !!). Il y a donc une conviction bien ancrée que l'élaboration de ces savoirs "conscients" mythologiques, signent les progrès de la cure; comme si ces élaborations étaient une finalité en soi et garantissait l'issue de

la cure. On oublie alors que ces constructions mythologiques quoique nécessaires ont pour destin psychique d'être disqualifiées et déconstruites au risque, sinon, de confondre psychanalyse et shamanisme. Etant entendu que le shamanisme et l'efficacité symbolique avec lui, opère par le rétablissement d'une mythologie (et de l'ordre symbolique qu'elle recèle) que le patient aurait enfreint. La psychanalyse déconstruit ces mythologies parasites (sans en proposer d'autres...) afin d'atteindre les causes véritables de la souffrance psychique : à savoir les défauts de structures endogènes de l'appareil psychique et leur fixation indélébile (hors psychanalyse).

Aussi, si je devais intervenir, de manière somme toute décalée dans cette journée d'étude, ce serait avec comme titre d'une éventuelle intervention : "Les mythologies familiales et sociales, thématique de la construction mythologique dans la cure". Thématique que tout psychanalysant privilégie quand il s'essaie à acter la règle fondamentale

- A la faveur des remises en questions que les événements récents ont suscitées, je m'interroge. Cela m'a fait douter de l'honnêteté intellectuelle qu'il y a à persévérer dans l'inscription de mon travail psychanalytique théorique au sein de votre collectif. Quoique vous m'ayez coopté comme Membre d'Honneur - ce qui m'a fait plaisir – rien n'est moins sûr ; peut-être abuse-je de votre tolérance ? Peut-être dans votre micro-culture suis-je sinon un indésirable du moins un intrus (au sens de quelqu'un qui imposerait – ou tenterait- quelque chose de ni souhaité ni même attendu) ? Peut-être que l'ordre symbolique qui structure cette micro culture et auquel maintenant vous êtes assujettis, interdit que l'on puisse élaborer autrement que dans l'Esprit qui la fomenté ? C'est-à-dire collectivement. Il n'est pas sûr que ce que j'apporte avec mon séminaire soi compatible avec cet Esprit qui est le vôtre. Il est vrai que je ne suis pas le seul qui intervienne de l'extérieur au sein d'Alters. Vous invitez régulièrement des personnes hétérogènes à votre collectif. Invitations qui témoignent de l'ouverture d'esprit (pas si courante que cela dans les Sociétés Savantes) qu'il convient d'avoir aux disciplines affines et à des collègues inscrits dans d'autres pré-supposés. Eux ne font que passer. Moi, en quelque sorte, avec ce séminaire, je vous impose mes pré-supposés et mon élaboration théorique de manière récurrente. Dans ce séminaire, je ne suis pas dans cette position d'analysant qu'à la suite de Lacan les psychanalystes endossent dans leur prestations sociales (implicitement ou explicitement) où les énoncés, oraux ou écrits, procèdent le plus souvent de l'exégèse (ou du moins du prosélytisme) des textes sacrés antérieurs ou d'un accommodement singulier au corpus dogmatique, ou de mise en conformité merveilleuse du dogme et des expériences cliniques. Ce que je présente est un système d'énoncés faisant modèle. A ce titre, je ne participe d'aucun "penser collectif" et ne recherche aucun compromis qui ferait consensus. Il se peut que j'échoue. Mais cette modélisation est autonome pourrait-on dire, à l'instar de celle que j'ai produite concernant l'ethnologie de nos sociétés techniquement développées. D'ailleurs ces deux modélisations sont complémentaires et constituent l'esquisse d'une anthropologie structurale générale dont les trois piliers, articulés sur le biologique, sont la linguistique, la psychanalyse et l'ethnologie, à l'exclusion de tout autre.

Et ce n'est pas le désenchantement promis qui me rendrait inaudible, on peut s'y soustraire facilement et les humains ont bien des façons de s'y soustraire, justement à cause de cette aptitude à croire dont je vous parle, mais bien parce que fondamentalement, comme je l'ai dit précédemment, la démarche en elle-même serait, quoiqu'on en veuille, bel et bien scandaleuse. Parce que, se revendiquant de la démarche scientifique. Naïvement, je me demande ce qu'il pourrait y avoir de si répréhensible à vouloir tenter de réformer la métapsychologie freudienne (et lacanienne) qui est quand même la preuve que Freud pensait la psychanalyse comme devant être une science. Freud le voulait, ce qui a été vécu comme une réfutation scandaleuse de la nature humaine transcendante, déshumanisante donc. C'est bien de cela qu'il s'agit. Je ne sache

pas qu'une science quelle qu'elle soit, dure ou molle, expérimentale ou conjecturale, doive être ou ne pas être "humaniste". Une théorie scientifique est une théorie, un modèle toujours amendable qui a pour visée de rendre des faits intelligibles et explicables. Dans le but, parfois, mais pas toujours, de pouvoir les modifier. Un modèle théorique est donc neutre (ou devrait l'être) à l'égard de quelque idéologie ou conviction que ce soit. Il me semble que dans ce débat stérile, on confond deux aspects : la théorie en tant qu' "outil" ou "cadre" de connaissance objective (pour qu'il y ait théorie, il faut qu'il y ait "objet" objectivable par un cadre qui le structure) et l'usage que l'on fait des connaissances théoriques dans une praxis qui détermine une pratique sociale. Là encore, je me redis. Je pense qu'à l'exclusion de toute autre, l'approche objective "structurale" est le socle, à ce jour, qui permet d'approcher les faits psychiques, à l'instar de la linguistique pour le langage et de l'anthropologie structurale pour les faits sociaux. Or on ne demande pas à la linguistique structurale d'être ou de ne pas être humaniste, ni à l'anthropologie structurale. Pas plus qu'à la théorie quantique ou à la biologie moléculaire. Les mathématiques, que l'on considère comme le prototype le plus accompli de la pensée scientifique, sont-elles humanistes ? (peut-être pour Pythagore) ? Aujourd'hui se poser même la question tient de l'incongruité ! Pourquoi l'exiger de la psychanalyse ?

Ne croyez pas que ce que j'énonce là serait dû à je ne sais quel effet dépressif, cela a juste à voir avec ma manière de considérer et de comprendre la Réalité Sociale. Je sais bien que pour la majorité d'entre vous, la Réalité Sociale est constituée (et se résout) par l'ensemble des dynamiques des phénomènes psychologiques et psychosociologiques qu'un corps social foment (les effets de groupes). Pour moi ces phénomènes de psychologie relationnelle, de conflits psycho-sociaux, de dynamique de groupe, ne constituent pas à proprement parler la nature de la Réalité Sociale. Ils en sont les effets superstructurels. Ils participent de l'organisation des échanges et des relations que l'on pourrait qualifier de manière réductrice, d'imaginaires. Comme je vous l'ai dit à maintes reprises, pour moi la Réalité Sociale se constitue comme un ordre symbolique inconscient dont la structure assure la cohésion d'une communauté d'individus (les personnes sociales opposées aux sujets psychiques) en collectif.

REPONS

- Quelques-uns parmi les auditeurs ou les lecteurs de ce séminaire se sont regroupés pour constituer un "Groupe Clinique" dont l'objet est d'en effectuer une lecture. Il est constitué de jeunes psychanalystes et de médecins généralistes. Outre le fait que certains ont un véritable "éprouvé" des concepts qui y sont développés, ces personnes ont pour caractéristiques d'être neutres par rapport à l'encodage que les générations précédentes ont subi de la part des maîtres. Elles n'ont donc aucun renoncement à opérer pour aborder cette modélisation. Seule la pertinence des présupposés, la cohérence, la logique de son articulation et l'éclairage clinique qui en découlent, les mobilisent. Etant donnée la nouvelle orientation et les nouvelles responsabilités que doivent assumer les médecins généralistes vis-à-vis de leurs patients, tant de prévention sociale que de dépistage des troubles psychiques ajouté à celle des soins organiques et d'ouverture vers les spécialistes, cette approche structurale de la clinique psychanalytique présente pour eux un véritable intérêt. Cette nouvelle orientation transforme profondément la consultation médicale. Certain (Marc Thiberge) évoque le retour à une médecine Hippocratique. Je pense pour ma part que ce retour donne effectivement l'Esprit de la position du médecin généraliste mais que cet Esprit doit bénéficier des nouvelles connaissances "scientifiques" (psychanalytique, ethnologique) pour lui permettre de s'exercer. ("Sans technique, l'Esprit n'est rien qu'une sale manie"). Mais je crois avoir

compris que Marie Laure Mollereau Salviato viendra vous parler de l'orientation qu'elle veut donner à une Maison de Santé Universitaire qu'elle est en train de créer.

Aussi, puisque je suis en train de faire le retour tant sur mon travail d'élaboration (et son non accueil social) que sur ma pratique sociale de psychanalyste, quelques idées me sont venues qui concernent les difficultés que j'éprouve à leur transmission.

DISGRESSION

- Peut-être cette difficulté à transmettre les fondamentaux de ma position de psychanalyste trouve son explication dans l'existence et la convergence de deux improbables conditions : le fait de ne pas avoir été encodé véritablement par les fondamentaux mythologiques en vigueur dans les associations de psychanalystes et la nécessité d'avoir pour soi "éprouvé" les concepts que je propose. Sans la conjonction de ces deux conditions, aucune transmission ne serait possible. Ce qui restreint considérablement le champ de cette transmission. Si cette hypothèse était juste, elle pourrait expliquer pourquoi je me trouve dans l'obligation sociale de rabâcher à l'infini sans effet aucun sur les discours dominants sauf à déclencher par ci par là une énième "cueillette" syncrétique. De fait nous savons depuis longtemps déjà que les psychanalystes ne peuvent conduire les cures qu'ils mènent au-delà même où leur propre cure les a amenés. Il faut ajouter que le style donné à leur cure dépend aussi des fondamentaux de leur psychanalyste didacticien. J'ai eu la chance de tomber sur un psychanalyste technicien, moyennement doltoïste, qui n'avait pas trop de convictions dogmatiques mais quelques intuitions kleino-lacaniennes sur l'agressivité et sur la fonction archaïque prévalente ainsi que sur l'importance des premières manifestations vocaliques (comme quoi !). Mais ce n'était pas une "figure du mondillo- lacanien". Un obscur. Je l'avais choisi sur une liste parce qu'il était à égale distance entre mon domicile et mon lieu de travail. Quant à mes contrôleurs, plus nuls dans cette fonction, n'était pas possible ! L'un était, quand je l'ai connu, un homme plein d'humanité triste et comme revenu de tout. L'autre avait la prestance assurée d'une princesse bantoue et la rigidité d'une institutrice bornée récitant son bréviaire. Tous deux vice-présidents de l'Ecole Freudienne de Paris, vivant dans la dévotion du Maître.

Mais il faudra s'y résoudre : l'acquisition des connaissances psychanalytiques (et là je ne parle pas de "savoirs") dépend, qu'on le veuille ou non, de cet aspect très particulier de la cure que l'on nomme didactique puis secondairement seulement des contrôles (encore que l'on pourrait discuter sur leur nécessité). On ne peut faire comme si ce qui se joue dans cette phase cruciale était neutre. Il y a transmission. Transmission qu'il faut assumer. Outre que le futur psychanalyste y questionne et y éprouve cette envie très particulière de tenir cette position vis-à-vis d'autres sujets en souffrance. Envie très particulière disais-je qui signe aussi la traversée de la Détresse du Vivre ressurgie dans la cure où le vacillement de la fonction subjective s'actualise de n'avoir que le destin de se soutenir comme organisme vivant "dénué de sens" comme le criait Hölderlin. Il s'y forge aussi les premiers fondamentaux qui constitueront l'armature de sa praxis. Premiers fondamentaux à partir desquels il s'autorisera. Le psychanalyste dans cette phase didactique constitue un de ces "quelques autres" qui amène l'impétrant à cette autorisation. Le premier ordinalement mais pas seulement. Si par malchance sociale, ce psychanalyste lui transmet des fondamentaux qui lui rendent difficile (voir impossible) d'intégrer la communauté des psychanalystes, qu'elle issue lui reste-t-il ? Ou bien il renonce à cette transmission originelle et rejoint un collectif de psychanalystes dont il intègre les fondamentaux (mythologiques) et élimine ceux qu'il avait engrenés dans sa cure (jusqu'à une période récente, c'est ce à quoi j'encourageais mes psychanalysants au

nom de quoi ? je ne sais pas) ou bien on lui donne les moyens à partir de ces fondamentaux implémentés dans leur cure d'accéder à l'ensemble théorique dont ceux-ci sont issus. C'est dans cette perspective que ce séminaire sur la clinique trouve une de ses justifications. L'autre étant qu'il faut bien continuer à tenter de se divertir. Déjà la rédaction de mon livre procède de ces options.

- On me dit que cette manière de penser et de faire débouche inmanquablement sur une fabrique (une famille) de clones. Je ne suis pas sûr que cette objection tienne. Si on veut bien admettre que mon travail théorique a pour premier objectif de sortir la psychanalyse de son ornière mythologique, elle acquière et se constitue comme une véritable modélisation qui lui garantit une neutralité et une extériorité par rapport à celui qui l'a produite. Vous me direz qu'il faudrait être assuré que ce que j'ai construit, à partir des présupposés dont les prémisses se sont élaborés par une lecture épistémologique des élaborations antérieures, a une validité, a une solidité, démontrées. Je peux me tromper, mais il me semble que l'on peut répondre par l'affirmative. Evidemment si vous considérez que j'ai échoué et que ce que je vous propose n'est qu'une nouvelle mythologie paraphrénique, alors ma réfutation tombe d'elle-même. Et je participe bien, à mon corps défendant, à une opération de clonage. Par ailleurs je ne suis pas sûr (et je suis même persuadé du contraire) que permettre à chacun de penser sa pratique dans un collectif "tiers" suffise à se déprendre véritablement du clonage dont notre génération de psychanalystes et celle qui nous suit, avons été victime. De fait le clonage ne dépend ni de la volonté et de l'ubris, ni de l'ambition sociale de tel ou tel mais bien de la nature du corpus transmis et sur lequel la praxis et la pratique se sont constituées. Il y a "clonage", autrement dit fabrication d'adeptes, dès qu'un corpus, qui fait regroupement social, est mythologique. Car une mythologie se transmet par initiation comme un savoir ésotérique : est clone celui qui fonde sa pratique sur un savoir ésotérique. Or vous savez que j'oppose théoriquement le savoir (paraphrénique) auquel on croit, à la connaissance non pas fondée sur la croyance mais sur le **divertissement** qui opère une distanciation et permet l'objectivité épistémologique (critique) propre à la recherche scientifique. Je ne sais pas qu'un quelconque dispositif social puisse permettre de sortir de la reproduction et du clonage s'il ne s'accompagne d'une remise en cause de présupposés et de prémisses avérés erronés. On se donne l'illusion d'une émancipation quand, dans les faits, on perpétue les mythologies dont on veut s'abstraire en fomentant des transformations dont la valeur épistémique n'est pas probante. On se condamne, en toute bonne foi, à perpétuer les scissions et les chapelles tout en se disant qu'on conjure ce destin funeste en permettant l'éclectisme et la promotion de pensées singuliers au sein d'un collectif propre à en recueillir les effets. Pourquoi pas : si on est conscient qu'il s'agit seulement d'une participation au débat sans pour autant subvertir l'effet clonage que la participation aux mythologies impose.

PRECISIONS

- J'évoquais la neutralité et l'objectivité des personnes qui constituent ce groupe clinique. Celles-ci leur permettent de repérer dans mon séminaire les manquements et les imprécisions quelle contient. J'essaie pourtant d'être le plus précis possible et le plus intelligible. Mais ce qui est précis et intelligible pour moi peut paraître obscur à ceux qui prennent connaissance. De fait il y a des points que je crois acquis et qui ne le sont pas. Il y a aussi des élisions de ma part qui apparaissent comme des sauts logiques. Par exemple on m'a fait remarquer que dans les présupposés sur lesquels je fonde

l'organisation de l'appareil psychique, il y en avait un qui n'était pas suffisamment explicite. Vous savez que cette batterie de présupposés est construite à partir de la sélection d'un certain nombre d'aptitudes innées (héritées par Sapiens sapiens) qui s'avère nécessaire et suffisante pour construire un modèle robuste de l'appareil psychique. En fait une aptitude nécessaire aurait été négligée : celle qui pousse notre espèce à la grégarité et qui nous donne la possibilité de nous organiser collectivement. Elle est et demeure essentielle si on veut comprendre pourquoi (dans quel but) et comment (selon quelle modalité) l'appareil psychique se structure. Il se peut effectivement que je n'aie pas mis assez en exergue cette capacité. Il se peut que quoiqu'ayant à plusieurs reprises lourdement insisté sur le fait que Sapiens sapiens était le seul animal véritablement social, en cela justement que son aptitude à la grégarité s'était transformée en capacité d'appartenance à un ordre symbolique qui structure un collectif et que, se faisant, notre espèce déplace la nécessité d'une niche écologique spécifique, à elle destinée, vers une organisation culturelle qui s'y substitue. J'ai dû dans mon exposition minimiser l'origine phylogénétique de cette transformation : c'est-à-dire **l'instinct grégaire**. L'appétence à l'appartenance symbolique est le résultat de la transformation de l'instinct grégaire que l'évolution a dévolu à l'ensemble des hominidés. Pour récapituler on peut dire que réellement quatre aptitudes génétiquement programmées sont nécessaires et suffisantes pour modéliser l'appareil psychique.

- L'aptitude au langage (qui génère des langues parlées)
- L'aptitude à l'agressivité (qui fonctionne sur l'opposition binaire élimination/captation)
- L'aptitude à la quête (qui oriente l'agressivité vers un but)
- L'aptitude à la grégarité (qui permet par la constitution du collectif la continuation de l'espèce et la survie de l'individu)

Je précise une fois encore qu'une multitude d'autres aptitudes sont inscrites dans notre patrimoine génétique. Aptitudes que les sciences cognitives et comportementalistes n'en finissent pas d'investiguer et d'étudier. L'hypothèse forte qui en est déduite serait que ces autres aptitudes ne peuvent trouver les modalités de leur effectuation efficace que pour autant que leur soit subsumé l'existence d'un appareil psychique. J'ose espérer que cette armature, constituée de ces quatre aptitudes génétiquement acquises, n'est pas de l'ordre de l'agrégation de postulats mais bien étayée sur des faits que la théorie de l'évolution a permis d'établir.

- L'autre ambiguïté, source d'incompréhension, dont j'ai eu à connaître, concerne le rôle et la place du concept de dénaturation dans la structuration de l'appareil psychique. La question que me posait mes interlocuteurs consistait à se demander si d'un point de vue ontophylogénétique, la mise en place de l'appareil psychique opérait la reddition ontogénétique de la dénaturation que nos ancêtre hominidés avaient subi pour aboutir à notre sous espèce Sapiens sapiens. En d'autre terme la structuration ontogénétique de l'appareil psychique est-elle cause de la dénaturation ou est-elle conséquence de cette dénaturation ? Il faut dire qu'à me relire et à me remémorer les métaphores approximatives dont j'ai usé pour tenter d'expliquer cette dénaturation (en particulier en évoquant qu'à la phase paranoïde l'enfant fonctionne sans doute dans son rapport au monde comme notre cousin Neandertal !), il y a une certaine ambiguïté. Cette ambiguïté est aussi présente dans le texte de mon intervention parue dans les actes de la journée d'étude sur "l'Esprit de la clinique". Si on voulait lever l'ambiguïté, étant entendu que la dénaturation affecte uniquement les capacités instinctuelles d'effectuation des aptitudes

innées et non les aptitudes elles-mêmes, on pourrait radicaliser en disant que si l'appareil psychique apparaît chez Sapiens sapiens c'est parce que le processus de dénaturation de cette capacité d'effectuation, dû à des sauts génétiques successifs, était antécédent. En d'autres termes, la dénaturation des capacités d'effectuation des aptitudes et la programmation génétique concomitante de l'appareil psychique fait partie de notre patrimoine génétique. Aussi ce qui nous est donné à voir dans l'observation clinique au cours des trois premières années de la vie, c'est la mise en place successive des fonctions psychiques, sous l'égide de la fonction langagière, qui se substituent à celles perdues avec la destitution des capacités à effectuer instinctuellement les aptitudes génétiquement programmées.

Mais bien sûr ces hypothèses (péremptoires mais incertaines) méritent qu'on tente de les étayer. Personne ne contestera que du point de vue psychique, nous naissons prématurés et d'une certaine manière demeurons immatures dans notre développement (si l'on compare notre développement physiologique terminal avec celui des grands anthropoïdes), nous restons d'éternels adolescents. Il y a là un premier indice de dénaturation. De plus au cours du processus de croissance du jeune enfant (de 0 à 3ans) on peut observer des phénomènes qui attestent de cette perte d'effectuation instinctive adaptative. Il est courant d'affirmer que le seul instinct qui reste au nourrisson est celui de téter (encore qu'il s'agit plus d'un réflexe que d'un véritable instinct). On peut aussi constater que l'agressivité précoce qui chez les autres espèces trouve un investissement dans des comportements de jeux qui préfigurent la mise en place d'aptitudes adaptatives ultérieures (comme la chasse ou l'intimidation du rival sexuel), se trouve déliée chez le nourrisson de toute capacité d'effectuation ludique qui anticiperait sur des conduites favorables et adaptatives à venir. On peut donc, avec Klein, faire l'hypothèse que les schèmes de représentation (les fantasmes primaires) déliés de leur modalité d'expression agressive, parce qu'elles ne trouvent aucun exutoire comportemental, deviennent terrorisants. Ce serait la raison pour laquelle les nourrissons seraient en proie à des rages irrépressibles en réponse à cette dénaturation qui consiste dans les déliaisons de l'agressivité et de schèmes de représentations qui lui servaient antérieurement de support et de modalité d'action. Cette désintringation des schèmes antérieurement adaptatifs et de l'agressivité qui en permettait l'effectuation ludique opère comme un facteur d'épouvante. Cela expliquerait que quelles que soient les réactions de l'entourage tutélaire, celles-ci sont inopérantes et n'ont aucune vertu calmante sur ces manifestations de rage "à vide". Encore qu'il soit difficile d'estimer les effets épigénétiques retardés des attitudes manifestées par les adultes tutélaires dans ces occurrences. Il est donc impossible d'affirmer qu'une réaction "calmante" de la part d'un adulte, si elle semble n'avoir aucun effet immédiat, peut fonctionner comme un "éprouvé" qui servira plus tard de repère dans la relation que l'enfant nouera avec cet adulte. Mais pour autant et a contrario, il ne faudrait pas minimiser l'attitude des adultes dans la perdurance de ces rages au-delà de la position schizoïde. Et dans les cures avec ces enfants catalogués comme présentant des TED (Troubles Envahissants du Développement) en tout état de cause, il faut tenir que ces terreurs sont endopsychiques et non pas réactionnelles à des occurrences de l'environnement. Tout au plus les adultes peuvent avoir été en position de complices et incarner, à leur corps défendant (ou pas) les fantasmes fantastiques terrorisants. Rencontre entre fantasme et réalité qui fait effectivement effet de traumatisme.

- Si vous me permettez de diverger du côté de la cure, j'évoquais tout à l'heure que l'acte psychanalytique ne pouvait pas ne pas être impacté par la transformation radicale des pré-supposés métapsychologiques. Il est clair que la position et l'écoute du psychanalyste ne peut pas être la même dans cette perspective où la structuration de l'appareil psychique a pour cause première la dénaturation et pour modalité de mise en place un processus ontophylogénétique. Ces pré-supposés obligent à penser que cette

structuration de la fonction psychique est essentiellement endopsychique, même si ce mécanisme est épigénétique. En d'autre terme l'épigénèse extra psychique dans les premiers temps de cette structuration, les interactions avec les adultes tutélaires, sont tout à fait mineurs. La position de lien social du psychanalyste (cet oxymore, sans doute malheureux, a pour origine l'aporie lacanienne "d'un lien social débarrassé de tout effet de groupe") parce qu'il signifie qu'il n'y a aucune relation, oblige donc à exclure pour les troubles qui lui sont donnés à voir, toute causalité première réactionnelle ou relationnelle. Et de postuler que cette étiologie doit être renvoyée à une carence ontophylogénétique du développement et de la structuration de l'appareil psychique. A tout moment ne jamais perdre de vue que les troubles psychiques ont pour origine un dysfonctionnement endopsychique. Il n'y a donc pas de responsable (ni de coupable) à ces troubles. Ils sont au sens fort du terme, fonctionnels et renvoient à l'échec de la mise en place des processus substitutifs que l'état de dénaturation de Sapiens sapiens oblige. Le psychanalysant est dans cette position inconfortable d'avoir à assumer à un certain moment de sa cure cet état de fait. C'est un premier pas vers l'exigence de "sans recours" qui advient en fin de cure. En d'autres termes puisqu'il n'y a pas de responsable externe à ses souffrances et que les répétitions qui assurent de sa souffrance résultent de processus psychiques internes, alors il se trouve d'une certaine manière en position de responsabilité "subjective" puisque sans complice, devant ses propres formations psychiques cause de sa souffrance.

Parfois je me demande si cette position radicale, que je vous expose ici, n'est pas déterminée par ma culture calviniste de la responsabilité et de l'autonomie. A la réflexion, je ne le pense pas. Ou plutôt je pense que cette caractéristique culturelle m'a sans doute autorisé à percevoir cette articulation particulière de l'appareil psychique et ses modalités de fonctionnement. D'une certaine manière la théologie calviniste était pré-structurale dans sa façon d'opposer radicalement les affaires des croyances de la foi et de la grâce à celles des règles juridiques (Calvin était juriste) de la cité et du Roi. D'une certaine manière, on trouve là délié et opposé la métaphysique et l'anthropologie sociale. On peut considérer que cette opposition radicale qui fait que les affaires du royaume et celles terrestres (laïques) n'interfèrent pas entre elles et obéissent l'une et l'autre à un ordre symbolique différencié, préfigure la dichotomie que j'avais contribué à proposer et à promouvoir il y a plus de trente ans entre réalité sociale et réalité psychique dans mon travail de recherche à l'IRU Environnement. C'est sans doute là que j'avais puisé mon inspiration. Bien sûr cette lecture de la pensée calvinienne puis Levi-straussienne n'est possible que grâce aux avancées théoriques saussuriennes. Encore que ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne préconise cette opposition. En particulier Levi Strauss qui soutient que "l'esprit humain", comme il dit, est un sous-produit de l'organisation sociale symbolique. Pour lui, si on revient au début de cette digression, on pourrait dire que c'est la transformation de l'instinct grégaire en culture sous l'égide du langage qui prime dans la spéciation de la sous espèce Sapiens sapiens. C'est sans doute pour cette raison qu'il a dans un premier temps approuvé les avancées lacaniennes (dans les années cinquante) au moment de la parution de "Champ et Fonction du langage et de la parole" qui était pour lui une tentative de rendre compte de "l'Esprit humain" (entendez l'appareil psychique) à partir de l'appareil à langage. Il s'en est désintéressé quand Lacan a encore "mythologisé" et abandonné le courant structuraliste avec lequel je renoue. Bien sûr dans les années 80 cette opposition était interpellante, aujourd'hui elle est tombée dans le domaine public sans que pour autant cela ait changé quoique ce soit aux discours psychanalytiques et à la conception du social. C'est un nouveau mytheme qui s'agrège aux mythologies actuelles tant psychanalytiques que psychosociologiques.

- Dans le même ordre de questionnement mes interlocuteurs s'interrogent sur cette mise en place des phases de la structuration de l'appareil psychique que je propose. De la

même manière qu'ils pensaient (que j'avais laissé penser...) que la structuration de l'appareil psychique reconduisait réellement la dénaturation des programmes instinctifs génétiquement acquis, ils se demandaient si, une fois une position engagée, alors qu'une autre position issue de la structuration de l'appareil psychique se met en place, les modes de fonctionnement et d'interaction des positions précédentes étaient définitivement effacés. Cette hypothèse était au fond assez cohérente avec celle qui consistait à penser que la mise en place ontogénétique de l'appareil psychique consistait à parcourir le processus de dénaturation phylogénétique. De fait il n'en est rien. Les différents modes d'interactions et de fonctionnement propre à chaque phase de la structuration de l'appareil psychique perdurent. Pour prendre un exemple, la position paranoïde qui se développe entre 12 et 24 mois et qui permet la mise en place du fonctionnement binaire d'élimination et de captation, demeure mais sa prévalence se dilue. De la même manière, on peut considérer que le mode de fonctionnement schizoïde de la première position (qui voit émerger le sujet) s'active régulièrement, en particulier dans le rêve. Ce qui se passe en fait, (ou devrait se passer dans le meilleur des cas) c'est que ces modes de fonctionnement et d'interactions successifs se voient remaniés et intégrés à la fin de la structuration de l'appareil psychique, non pas sous le "primat du génital" comme le proposait Freud (ou du phallus chez Lacan), mais sous le primat de **l'imaginaire de la fonction moïque**. Durant la mise en place de la fonction imaginaire, ces différents modes de fonctionnement archaïques qui sont substitutifs au mode instinctif dénaturé se voient transformés et remaniés par l'avènement du fonctionnement imaginaire (syntaxique) sous l'égide du Moi. S'il n'en était pas ainsi on pourrait penser que les troubles psychiques seraient dus essentiellement et même exclusivement à des fixations (des arrêts) de la structuration de l'appareil psychique. Or l'expérience clinique montre qu'il n'est rien : Aussi bien dans la perversion que dans la névrose ou la psychose, quoique ces entités nosographiques attestent que la phase syntaxique est totalement advenue, d'autres modes de présence au monde subsistent. Ce constat légitime que l'axe de compréhension de l'étiologie de ces entités nosographiques nécessite le recours au concept de régression cher à Henri Ey et de clivage (détourné de sa fonction de structuration). Son hypothèse qu'une entité nosographique consiste dans une régression et une réorganisation à une phase antérieure de structuration de l'appareil psychique est sans doute essentielle mais mérite qu'on la clarifie. Nous y reviendrons ultérieurement.

ECLAIRCISSEMENTS : REDIRE ENCORE

- Au cours de ce séminaire particulier, un certain nombre de questions ont émergé, après les précisions que j'avais apportées aux interrogations des membres du Groupe Clinique. Sans doute cet exercice a permis de libérer ces questionnements. A partir des réponses orales enregistrées, j'ai tenté de rédiger celles qui me paraissent centrales.

□ "L'acceptation par l'enfant de son destin social"... c'est une phrase forte !

Pas si forte que ça. Dans son contexte, elle concerne l'émergence du Moi au cours de la structuration et du développement de la position paraphrénique (entre 24 et 36 mois). Dans cette période, grâce à l'irruption de la capacité syntaxique et l'accès à la langue parlée, l'enfant accède à la capacité mythologique pour décrypter les conditions de sa présence au monde. Car non seulement il est un grand mythologue mais il est quasi à son insu en capacité de décrypter les mythes qui contiennent les fondamentaux symboliques (interdits et obligations, rites aussi) impératifs de sa culture d'appartenance. Aussi quand je dis qu'il "scelle son destin social", il faut entendre que

l'issue de la confrontation de ses mythologies personnelles avec celles "asservissantes" de sa culture d'appartenance, est cruciale. Soit il intègre les fondamentaux culturels de sa culture d'appartenance à ses propres élaborations mythologiques pour en donner une version compatible, alors son Moi imaginaire sort renforcé (avec la disparition du Moi totalitaire antérieur) et les portes de l'appartenance (donc de l'intégration sociale) lui sont ouvertes; soit il fera perdurer ses propres mythologies qui s'opposent à celles de sa culture d'appartenance, ce qui aura pour conséquence le renforcement du Moi totalitaire au détriment de l'avènement du Moi imaginaire. L'appartenance (donc l'intégration sociale) lui sera alors ou totalement ou partiellement fermée. Donc quand je parle de "destin social" c'est au sens anthropologique du terme, c'est-à-dire la possibilité d'intégrer l'ordre symbolique "infrastructurel" d'une culture spécifique. Il ne s'agit pas de destin des relations psycho-sociales ou sociales "suprastructurelles".

□ **"On ne naît pas avec l'appareil psychique ?"**

Non. Il se structure essentiellement entre 0 et 5 ans. Ce que j'expose dans mon séminaire, c'est que l'appareil psychique est une organisation fonctionnelle neurocérébrale (universelle chez Sapiens sapiens) qui s'organise suivant un processus ontophylogénétique concomitamment avec la structuration épigénétique de l'appareil à langage. Tout se passe comme si l'appareil psychique (et non pas seulement l'inconscient) était une conséquence de l'apparition du langage articulé et une condition de son efficacité. L'appareil psychique est structuré par le langage et pour le langage. C'est le nouveau "concept limite", entre le biologique et le psychique, que je propose pour remplacer celui de "pulsion" dont on sait qu'il est erroné (aux dires même de Freud !). La structuration de l'appareil psychique dans cette perspective s'opère à partir des différentes phases de mise en place de l'appareil à langage.

- La sélection des phonèmes et les vocalisations (entre 0 et 12 mois) correspondent à la position "schizoïde" repérée par M. Klein et à l'émergence du sujet (de l'inconscient).
- L'apparition des "mots symboles" (entre 12 et 24 mois) correspondent à la position "paranoïde" et à l'émergence du Moi totalitaire invidiant (l'Idéal du Moi freudien).
- L'apparition de la syntaxe et du signe (entre 24 et 36 mois) correspond à la position "paraphrénique" (mythologique) et à l'apparition du Moi imaginaire.
- Cette dernière transformation aboutit à partir de 36 mois à un mode de présence au monde "objectivant" qui coïncide avec la période de latence et permet l'acquisition de connaissances et active la capacité au "divertissement".

□ **"Du côté psychique, cette phase paraphrénique est malmenée par des discours moralisants autour des normes sociales...Est-ce que ces discours moralisants font problèmes pour rentrer dans la structure symbolique de son groupe d'appartenance ?"**

Pas forcément si les discours moralisants ne sont pas en transgression (perverse pourrait-on dire) avec la structure symbolique (aphone) de son groupe d'appartenance. Ces discours moralisants opèrent au niveau "supra-structurel". Ils ont peu d'effet sur la prégnance de "l'infra-culture" symbolique. Ils ne peuvent l'occulter. Elle se transmet à l'aveugle et de manière inaudible... C'est pourquoi on a vu des enfants de parents schizophrènes ou paranoïaques, passer au travers des délires de leurs parents et leur appareil psychique s'avère en fin d'analyse "normalement" structuré. A contrario, on a

vu des enfants éduqués dans des familles "parfaites" ou le père et la mère seraient "sans reproche" être parfaitement névrosés ou psychotiques!

□ **"Y-a-t-il un sens à tout cela !! où est la cause, où est la conséquence ?"**

- La question du sens ne se pose pas dans une approche structurale. Ce que le modèle structural tente de résoudre c'est comment un appareil psychique se structure et fonctionne. Le pourquoi n'est pas du ressort du psychanalyste ! Du philosophe, peut-être ou du métaphysicien... Si la théorie psychanalytique est scientifique, elle rend compte seulement des faits psychiques. Elle est "an-humaniste".
- L'hypothèse forte que je défends est que la structure de l'appareil psychique ne dépend pas, ou presque pas, des interactions avec le milieu. En particulier avec les parents. Cette structuration est "endogène" et dépend pour l'essentiel de processus neurobiologiques, en particuliers de ceux qui procèdent à la mise en place de l'appareil à langage. Cette structuration endogène est sans doute d'une grande complexité. A ce titre, il y a toutes les "chances" pour qu'à un moment ou un autre il puisse y avoir des bifurcations "pathogènes"...qui déterminent des interactions avec l'extérieur et provoquent des réactions des adultes tutélaires. Soit ils sont complices de ces dysfonctionnements et contribuent à les fixer. Soit ils ne sont pas complices et leurs interactions, étant donné la plasticité psychique et neurocérébrale à cette période, peuvent relancer l'auto-organisation de la structuration de l'appareil psychique.

□ **"Est-ce l'entrée dans le langage articulé qui a mis les instincts en sommeil ou est-ce parce que les instincts se sont trouvés inopérants que le langage et l'appareil psychique se sont mis en place ?"**

D'abord dans ce que je soutiens après Darwin, c'est que les aptitudes innées cumulées dans l'évolution des hominidés sont conservées. Seule leur effectuation "automatique" (c'est-à-dire instinctuelle) a disparu. L'hypothèse que les paléanthropologues et les paléolinguistes évoquent serait que le processus de "disparition" des réactions d'effectuation instinctuelle et la mise en place de l'appareil à langage et de l'appareil psychique sont concomitantes. Sans doute a-t-il fallu des milliers d'années d'évolution pour voir l'apparition et l'utilisation des "mots" symboles : jusqu'à Neandertal. On peut penser que le langage articulé et les langues parlées syntaxiques sont l'apanage exclusif de Sapiens sapiens...qui lui seul bénéficierait des registres symboliques et imaginaires.

□ **"Cet appareil psychique, c'est virtuel ? c'est conceptuel ?"**

C'est d'abord une fonction neurocérébrale dont on tente de décrire la mise en place et le fonctionnement par un modèle construit à l'aide de concepts. Ce modèle Freud l'a appelé "métapsychologie". Ce modèle opère comme si l'appareil psychique était un "organe" virtuel. Ce modèle a pour objectif de décrire de manière rationnelle l'ensemble des faits psychiques.

□ **"Donc on a postulé un appareil psychique ?"**

Freud a postulé qu'il existait une fonction psychique dépendante de l'organisation neurocérébrale, qu'il a repéré comme appareil psychique. Son idée révolutionnaire (sa coupure épistémologique) ce n'est pas la promotion du concept d'inconscient (l'inconscient est l'arbre qui cache la forêt) mais celui **d'appareil psychique** en tant

que cette fonction psychique a chez Sapiens sapiens des règles d'organisation et de fonctionnement universelles.

□ **"A la limite alors, on n'aurait pas besoin d'inconscient, le conscient et le préconscient suffiraient ?"**

Non ! parce qu'alors on ne pourrait pas postuler l'existence du Sujet et du Désir. On tomberait à nouveau dans « l'ego psychology » des Anglo saxons. Ce que je vous ai montré au cours de ce séminaire, c'est que l'aventure humaine commence quand dans l'appareil neurocérébral s'actualise un "éprouvé de l'organisme comme vivant". Il y a une distanciation, qui s'opère dans la "Détresse de Vivre" entre une perception psychique par le truchement des vocalisations et cette obligation organique à perdurer. Le sujet "inconscient" émerge de cette épreuve et le Désir consiste à prendre en compte l'émergence de l'organisme comme vivant.

□ **"Tu es d'accord que quand on évoque l'explication génétique, on évoque quelque chose de flou, qui se modifie avec le temps... ? "**

Dans ce que j'évoque l'explication génétique est assez lointaine. Ce sur quoi je m'adosse, c'est plutôt le concept darwinien "d'évolution par transformation". Quand j'évoque l'explication génétique, comme toile de fond, c'est au moment où je tente de trouver un autre concept limite du psychique et du biologique que celui qu'avait proposé Freud. Passer de la pulsion au langage. Que l'apparition du langage et de l'appareil psychique soit la conséquence de mutation génétique (ou non) a peu(ou pas) d'importance dans ce que j'énonce.

□ **"Qu'est-ce qui fait que Lacan est resté à mi-chemin ?"**

Il avait posé les éléments théoriques et conceptuels qui permettaient de transformer la mythologie psychanalytique en théorie psychanalytique ...Mais il est resté fidèle aux mythologies freudiennes, des pulsions, du désir...il est condamné à croire! Il a tenté une conciliation impossible. Son œuvre est une chimère.

□ **"C'est donc faux de dire que le malheur humain vient de la dénaturation?"**

C'est à la fois vrai et faux. D'abord la dénaturation qui se circonscrit uniquement avec la disparition de la capacité à effectuer automatiquement les aptitudes innées d'adaptation est sans doute due à une mutation génétique. Mais le "malaise", si on considère qu'il s'agit de la Détresse du Vivre, est une réalité humaine. Le processus de subjectivation s'effectue dans la détresse. Mais c'est une phase qui est appelée à disparaître. Si elle perdure (comme dans les névroses d'angoisse ou la schizophrénie) alors le concept d'Angoisse cher à Kierkegaard s'avère. Mais le "malaise", en fin d'analyse, n'est pas dans la civilisation (donc dans la culture). Ce qui fait détresse c'est cet éprouvé du "vivre". Epruvé subjectif en tant qu'organisme vivant.

Cela semble le destin de Sapiens sapiens. Peut-être pas celui de Neandertal.

□ **"Il avait des rites funéraires !"**

Oui des rites symboliques qui permettent la reconnaissance de l'absence. Certains oiseaux (les corvidés par exemple) et certains mammifères (non seulement les grands anthropoïdes mais aussi les éléphants) ont aussi des rites funéraires. Il faut l'apparition de l'imaginaire pour qu'une pratique devienne culturelle. L'accès au symbolique ne

suffit pas. Sans mythologie qui fait sens par récursivité de signification, il n'y a pas à proprement parler de rite.

□ **"Et l'invention des outils, des techniques ?"**

L'utilisation d'outils est attestée chez bon nombre d'animaux...ce n'est pas l'apanage de cet hominidé...et pour qu'il y ait technique, au sens de connaissance scientifique il faut qu'il y ait apparition de l'imaginaire.

□ **"En médecine on a le germen et le soma ... Au regard de l'évolution des espèces on est déjà mort ! Une fois assurée notre charge au regard de l'évolution de l'espèce, on poursuit notre vie comme on peut... en fait c'est du côté du reste, "la part maudite"... Par rapport à cette question du divertissement, qui serait notre seule occupation ici, effectivement, puisque d'une certaine manière on a payé notre dû, pour certains au travers de la procréation, à l'espèce. Il fallait un support somatique pour ça mais voilà c'est fait..."**

C'est de la métaphysique ça non "La part maudite" (G. Bataille)? Ce n'est plus de la psychanalyse ! Pour moi, le divertissement ce n'est pas de la métaphysique : c'est un mode de fonctionnement mature de l'appareil psychique. C'est tout. C'est-à-dire que normalement c'est la dernière étape de fonctionnement de l'appareil psychique.

□ **"Donc la capacité symbolique n'est pas du côté du sujet ?"**

Pas du tout, elle est moïque, elle est d'abord concomitante à la première ébauche du Moi, totalitaire et invidiant. Mais elle a un destin en fin de structuration de l'appareil psychique.

□ **"C'est une structure le moi invidiant, qu'on soi fils unique ou pas ?"**

Ce que Lacan repère, après Augustin, c'est qu'au moment de la position paranoïde, l'appareil psychique fonctionne sur le mode de l'invidia. L'enfant fonctionne de manière binaire : j'élimine ou j'accapare. L'invidia est le mode de fonctionnement psychique prémoïque. L'invidia à l'égard du puiné est un cas particulier parmi toutes les autres modalités existentielles vécues dans cette position.

□ **"L'invidia désigne donc un fait structurel ?"**

C'est un mode de présence au monde structurant. Tout comme le premier mode de présence au monde subjectif est vocalisant (schizoïde), le deuxième mode de présence au monde prémoïque est invidiant. Le troisième est structuré par la croyance. Le quatrième est le divertissement, après 36 mois...C'est ce que les psychanalystes appellent la période de latence ; c'est la période où les investissements deviennent productifs.

□ **"C'est ce que vous appelez le divertissement ?"**

La pensée productive c'est le divertissement. On produit des machins sans y être arrimés. En fait sans y être aliéné, sans y croire...

□ **"Pour vous ça commence à quel âge ça ?"**

Entre 3 et 5 ans... C'est scandé socialement par l'entrée à l'école, au CP, c'est-à-dire vers 6 ans.

□ **"Et la créativité ?"**

Elle commence avec l'imaginaire. Et la créativité réelle, c'est quand la pensée est productive. La créativité est une modalité du divertissement.

□ **"Et Dolto qui faisait dessiner les enfants, avec des maisons et l'image du corps, elle tirait une foule d'informations de ce truc là et ça marchait ! comment on peut l'expliquer une fois que l'on a fini sa structuration ? cela se reprend, cela se réactive, s'actualise... ?"**

Qu'est-ce qu'on fait dans la cure d'un névrosé (pas d'un psychotique)? On dit que la névrose c'est quelque chose de très simple, c'est le conflit de deux structures mythologiques : une individuelle et une culturelle. Je dis que la névrose dans sa structure, ce n'est que ça. C'est un conflit de mythologies : celle totalitaire du névrosé et la non moins totalitaire mythologie qui fait consister le collectif.

Dans un premier temps, elles s'affrontent de manière consciente, puis sous le coup de mécanismes de défense internes, la mythologie disparaît, la névrose se structure. Elle s'occulte. Elle va devenir une mythologie, (un savoir insu), préconsciente. Comment ? Parce qu'au fond, l'appareil psychique est rhétoricien (nous verrons cela ultérieurement). Qu'est ce qui rend insu une mythologie prégnante ? C'est qu'elle va être déformée par les figures de rhétoriques que sont : la métaphore la métonymie et la synecdoque... c'est la rhétorique qui est le mécanisme, entre autres, de défense contre les mythologies qui s'opposent à la culture.

Qu'est-ce qu'on fait en analyse ? Les mythologies sont cachées, mais elles sont à l'origine des répétitions. Le Moi n'y peut rien ! On les fait donc passer du préconscient au conscient. Dans l'analyse on rend le texte de la mythologie premier, en le débarrassant de ses figures de rhétoriques occultantes. C'est la phase de construction dans la cure. Qu'est-ce que faisait Dolto ? La même chose, en partant des dessins, elle rend conscient les mythologies cachées comme on fait à partir des figures du rêve.

En analyse on part de la règle fondamentale de dire ce qui vient. On a souvent des adultes qui ont des strates de mythologies qui se croisent et s'imbriquent et cela devient extrêmement compliqué d'où la difficulté de dénouer tout ça. Cela va plus vite avec les enfants, grâce aux dessins.

□ **"Dans le traumatisme adulte c'est ce qui se vit finalement une non effectuation gestuelle de schèmes qui restent fixés ?"**

C'est ça le traumatisme, c'est la rencontre entre quelque chose de la réalité avec un schème terrorisant qui n'a pas pu se dire ni s'effectuer. On peut penser que ces schèmes terrorisants avaient antérieurement phylogénétiquement une raison d'être qui est la même que celle que l'on constate chez les grands mammifères et les grands anthropoïdes. Ce sont des schèmes de jeux qui préparaient à leur conduite ultérieure adaptative (que ce soit sur le thème de la quête, de l'intimidation des congénères...). Il y a un patrimoine génétique avec des schèmes innés qui les préparent à leur adaptation future.

Si ces schèmes demeurent mais ne sont plus supportés par des effectuations préparatoires à l'adaptation, ils deviennent terrorisants. Et l'agressivité ne sait donc

plus se vectoriser dans le jeu. C'est ce qui ferait penser que la dénaturation serait la perte d'effectuation des instincts et pas la perte des aptitudes elles-mêmes.

Le traumatisme ce n'est pas qu'il y ait un évènement de la réalité qui fasse peur, mais que cet évènement rencontre un schème terrorisant qui n'a pu ni être parlé, ni imaginé, ni agi. Mais plutôt parlé pour nous...vous voyez quand vous racontez des choses à des enfants encore infans au travers d'une mythologie, cela les calme assez bien.

Ce sont des représentations (les fantasmes) sans représentant psychique (les mots) et quand cette représentation rencontre dans le réel ça fait traumatisme et c'est ça qui fait épouvante. La théorie des névroses de guerre de Freud devrait être revue à la lumière de ça. Ce ne sont pas des névroses actuelles, mais des névroses qui remobilisent des schèmes innés qui ont été impactés dans des faits de guerre.

□ **"Ce sont des éprouvés ?"**

Ce sont des éprouvés particuliers, parce qu'ils ne sont pas perçus mais innés et endogènes.

□ **"Qu'entendez-vous par éprouvés innés ?"**

Ce sont des traces mnésiques endogènes d'origines sensorielles qui n'ont pas été conscientisées.

C'est un patrimoine génétique qui engendre la production de ces schèmes sans éprouvés sensoriels externes.

□ **"Au final ça revient bien au même puisqu'au départ ils ont bien été perçus ?"**

Phylogénétiquement vous avez raison mais cela a été oublié, c'est pour ça que je dis que la mise en place de l'appareil psychique est ontophylogénétique.

Ces schèmes sont des représentants neuro biologiques auto-générés sans représentant psychique.

Chez les enfants il ne faut pas prendre ces terreurs très archaïques comme réactionnelles, il faut bien les entendre comme étant endogènes. Si on les prend comme réactionnelles, on les empêche de symboliser quoique ce soit.

□ **"Mais les enfants peuvent dire j'ai peur de ... ?"**

Plus tard, mais quand ils ont entre 0 et 3 ans non ! et pourtant il se passe des choses.

Tout ce qui est donné à entendre et voir dans une cure n'est jamais réactionnel, c'est toujours endopsychique. De même que le trauma est la rencontre d'un fantasme inné terrorisant et d'un évènement de la réalité

Il faut tenir bon cette idée que les histoires réactionnelles que l'on vous raconte sur le divan ne sont là que pour indiquer ce qu'il en est du dysfonctionnement psychique et non pas la cause de ce dysfonctionnement. Il n'y aurait pas de déterminisme réactionnel mais des régressions qui seraient révélées par des réactions à des évènements, ce ne serait pas des causes mais des révélateurs.

□ **"Et un enfant battu ?"**

Cela ne fait pas de lui un névrosé ! Certes, il faut empêcher qu'il soit battu ! Mais le fait qu'il ait été battu ne fait pas de lui un névrosé et n'est en rien prédictif d'un développement futur d'une névrose, d'une psychose ou d'une perversion.

Les maladies psychiques sont des dysfonctionnements liées à des aberrations endogènes de la mise en place de l'appareil psychique. Ces dernières se développent de manière non pas réactionnelle à l'environnement mais d'une manière réactionnelle

à la mise en place de l'appareil à langage. C'est dans cette mise en place concomitante à la mise en place à langage qu'ils trouvent leur étiologie.

□ **"On dirait que cet appareil psychique est indépendant de l'environnement pour vous ?"**

Sa mise en place est à 90% indépendante de son environnement.

□ **"C'est Nietzsche ce que vous dites, non ?"**

Non, c'est structural.

□ **"et le culpabilité alors ?"**

Elle arrive au moment où l'imaginaire se met en place.

□ **"Et les états de panique, cliniquement ?"**

C'est quelque chose de grave et d'archaïque qui a à voir avec la Détresse du Vivre. Laquelle a à voir avec la subjectivisation. Cela renvoie à la détresse de ce que le nourrisson ressent lors de la mise en place de sa subjectivité. Ce n'est pas la séparation du corps de la mère mais l'inverse qui produit cet état. L'attachement au corps de la mère n'est qu'une conséquence de cette détresse. Dans cette détresse psychique, il se raccroche au corps de la mère. Toute cure bien conduite mène à revivre cette scène. Dans ce cas, l'analyste ne doit pas rester derrière, mais se mettre face à l'analysant et soutenir ce dernier par le regard. Quand on arrive en analyse à ce moment où le sujet ressurgit, il faut se remettre dans le champ du regard de l'analysant.

Merci de votre attention.

Marc Lebailly